

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le roi Fouad I^{er}
Ora et labora
Cimetières de Basse-Bretagne
Léon Bloy
Une lettre inédite de Joris-Karl Huysmans
Notre-Dame des victoires
Comment on tâte le pouls de l'Ether

Firmin van den Bosch
Mgr P. Ladeuze
Alexandre Masseron
Jacques Debout
Marcel Paquet
Martial Lékéux
J. Tillieux

Les idées et les faits : Chronique des idées : Résurrection de Notre-Dame de la Cambre, Mgr J. Schrygēns. — Le monde de l'Islam.

La Semaine

♦ Faut-il s'échauffer pour ou contre les six mois? Le bon public n'a jamais aussi mal connu les « choses » que depuis que le journal prétend tout lui apprendre et tout lui soumettre. La démocratie, c'est le régime des crânes bourrés. La presse quotidienne, c'est le règne des influences occultes, du mensonge et de la tromperie, avec, comme deus ex machina, l'or!

Or donc, il paraîtrait que le sort de la Patrie est lié aux six mois. Sont patriotes ceux qui sont « contre »; sont traîtres, ceux qui sont « pour ». Et pour les socialistes, le sort même de la Démocratie semble lié aux six mois!

Simplification bien caractéristique des luttes politiques en régime démocratique! Des formules fausses et creuses, les passions déchainées, et dans l'ombre, les vrais acteurs qui tirent les ficelles...

Si tout le monde comprend qu'il est vital pour la Belgique d'organiser une défense militaire efficace, s'en suit-il une universelle compétence pour la détermination des moyens? Et pourtant, chaque jour, journalistes (souvent anonymes) et politiciens — ces rois de la démocratie, quand ils ne sont pas les instruments des puissances cachées — résolvent définitivement le problème militaire comme d'ailleurs tous les autres problèmes qui se posent.

Il faut que la Patrie soit protégée contre une invasion nouvelle. Il faut que, dans la mesure des moyens dont dispose le pays, la Belgique soit défendue par une armée solide et bien outillée.

Six mois de service, ou plus? Le vrai problème n'est pas là. N'est-ce pas le maréchal Foch qui disait, un jour, que la question du temps de service est devenue tout à fait secondaire? L'outillage, voilà l'essentiel. Canons, munitions, avions, gaz, organisation des usines pour le temps de guerre. Cadres aussi, de techniciens bien entraînés.

Et, il faut bien avouer qu'après neuf ans de tâtonnements, de réorganisations successives, de projets contradictoires, de milliards dépensés..., nous ne sommes encore nulle part! **Nous ne sommes pas défendus.** Voilà la vérité vraie. Et la question militaire est donc autrement grave et importante qu'une bataille pour ou contre les six mois.

Depuis l'Armistice, on a jeté et gaspillé des sommes folles, pratiquement sans utilité. Que faire pour que le grand sacrifice financier que s'impose le pays soit employé à des fins utiles? Comment assurer une défense aussi efficace que possible — étant donné nos moyens — en préparation militaire, en cadres, en armée active, en outillage, en travaux de défense, en organisation de l'industrie?

Il s'agit bien d'armée démocratique, ou de désarmement et autres balivernes, de meetings populaires. Nous devrions être prêts à nous défendre contre toute attaque. Nous ne le sommes pas.

♦ LIV^e session de la Fédération des Associations et Cercles catholiques. L'œuvre d'union de toutes les forces catholiques belges fait des progrès. Il n'y a qu'à s'en féliciter, car l'emprise socialiste actuelle ne fut possible, et ne se maintient, que grâce aux divisions des catholiques. Si les socialistes ont réalisé, depuis 1925, les points essentiels du programme qu'ils s'étaient fixés, c'est... qu'ils savaient ce qu'ils voulaient et qu'ils l'ont voulu avec ténacité...

Le parti catholique belge aurait besoin... de savoir ce qu'il

veut. La Standsorganisatie, cette confusion du social et du politique, n'est pas viable. D'autre part, la question flamande est toujours là, autrement importante qu'on ne se l'imagine à Bruxelles et en Wallonie. Et il manque des chefs connaissant parfaitement les troupes, organisant les aspirations, coordonnant et synthétisant les intérêts, des chefs qui feraient porter des fruits politiques à l'admirable essor de vie religieuse et d'action catholique qui se manifeste partout dans le pays.

♦ Aux belles fêtes jubilaires de l'Institut Saint-Ignace à Anvers, S. Em. le cardinal Van Roey a rappelé, une fois de plus, que l'enseignement neutre est une utopie. « Il faut, disait Léon XIII, que tout l'enseignement soit pénétré du sentiment chrétien. S'il n'en est pas ainsi, si l'esprit des maîtres comme des élèves ne baigne pas dans une atmosphère religieuse, aucun enseignement ne produira de grands résultats, mais bien souvent, il entrainera de graves dommages. Une science étendue doit aller de pair avec la culture de l'âme. »

Ces fortes paroles du génial Léon XIII ne devraient jamais être perdues de vue. Elles dictent leur devoir aux parents et à tous ceux qui jouissent de quelque autorité sur la jeunesse. Elles légitiment la défense portée par le Code de Droit canonique, de fréquenter des écoles non catholiques ou neutres, à quelque degré que ce soit.

Défense que des considérations de vie chère font trop facilement oublier, aujourd'hui, par ceux qui n'hésitent pas à envoyer leurs fils ailleurs qu'à l'Université de Louvain.

♦ Il y a une Fête de la Wallonie. Rien de mieux. Ce qui est moins bien, c'est qu'à la dernière fête célébrée à Liège, le 25 septembre, aux pieds du monument aux héros de 1830, le secrétaire général de l'Assemblée wallonne ait cru pouvoir dire :

« Nous ne voulons plus que, parce que quatre millions de Flamands envoient au Parlement de Bruxelles plus de députés que trois millions de Wallons, ceux-ci subissent la loi des premiers. »

Les Wallons subissant la loi des Flamands, est-ce assez drôle...

Et l'on a exalté « le régime de la liberté (des langues) qu'instaurèrent ces hommes de 1830, le seul sous lequel peuvent rester unis et collaborer à la grandeur de la Patrie commune les deux peuples qui forment la Belgique. »

Les Flamands ne manqueront pas de répondre — et avec raison — que le « régime 1830 » conduisait le peuple flamand et la civilisation flamande aux abîmes. Le mouvement flamand fut la réaction contre une « liberté » qui n'était qu'oppression, comme le socialisme fut la réaction contre la « liberté » économique qui n'était qu'esclavage.

♦ Une lettre privée, interceptée et publiée, a révélé, une fois de plus, les infâmes dessous de la vie politique française. Un socialiste bon teint y donnait, à un grand financier, d'utiles conseils pour acheter une circonscription électorale.

Démocratie politique égale ploutocratie. Le suffrage universel, le peuple souverain, quelle duperie! Mais quel régime de mort aussi...

Le roi Fouad I^{er}

Ce Roi d'Orient déconcerte les légendes et ruine les préjugés.

On parle souvent de l'indolence orientale et voici un souverain dont la vie est commandée par le travail, et qui à côté des devoirs de sa charge, exerce sa curiosité dans toutes les directions, passionné de lectures, intéressé par l'expérience des autres, sachant, au hasard des visites et des rencontres, mettre à profit toutes les compétences.

On parle souvent aussi de la routine orientale. Et voici un souverain qui rêve pour son pays, avec la plus ambitieuse obstination, une orientation méthodique vers tous les progrès. Par la diffusion de l'instruction primaire, il veut hisser son peuple à un stade plus élevé de civilisation; par le perfectionnement de l'instruction secondaire, il veut créer un trait d'union entre la foule et l'élite; et cette élite elle-même — si nécessaire à un pays qui aura dorénavant la charge et la responsabilité de se gouverner lui-même — il a entrepris de la fortifier et de l'élargir par cette audacieuse création d'une Université égyptienne pour la mise en œuvre de laquelle il a fait appel à des savants des différents pays de l'Europe, et notamment de la Belgique.

Et à côté du progrès intellectuel, ce souverain n'a pas moins à cœur l'essor économique de son pays. Son éducation en Europe, les voyages d'études que, prince, il y fit, la tenue à jour de son information scientifique l'ont convaincu de la nécessité pour l'Egypte d'un contact constant et vivifiant avec l'Occident. Si je ne craignais que la phrase prêtât à équivoque, je dirais que le roi Fouad a le cœur égyptien et l'esprit occidental. Entendez par là qu'il a l'amour passionné de son pays, le culte de ses mœurs, de ses traditions et de ses coutumes propres, qu'il le veut libre, grand et prospère — mais qu'il a la conscience très nette que le développement de l'Egypte est conditionné par une mise à profit éclairée et une adaptation judicieuse de toutes les expériences occidentales.

Dans quelques jours, le roi Fouad sera l'hôte de la Belgique et de la Famille royale; ce séjour comportera à Bruxelles, trois jours de fêtes et de réceptions officielles, après lesquelles le souverain a désiré consacrer quatre journées à la visite de nos principales villes et de nos principaux centres industriels. Et ce ne sont pas là des excursions d'agrément mais des voyages d'études dont le programme fut dressé en fonction des nécessités de l'Egypte.

J'oserai presque dire que le roi Fouad rend la visite qu'une élite de nos hommes d'affaires et de nos industriels fit à l'Egypte à l'occasion des Congrès dont, depuis quelques années, désireux d'établir des relations économiques de plus en plus variées et étroites avec l'Europe, le souverain de l'Egypte a pris l'initiative et qui furent autant de grands succès : Congrès de Géographie, Congrès de Navigation — qu'un Belge, le ministre Van de Vyvere présida avec une compétence admirée par tous — Congrès du Coton, auxquels nos industriels gantois et notamment le comte de Hempinne, prirent une part brillante.

Le roi Fouad consacra une journée à la visite de nos usines métallurgiques : soyez convaincus qu'aucun élément favorable de concurrence sur le marché mondial ne lui échappera, qu'il saura mettre en parallèle ce qu'il va voir ici avec ce qu'il a vu

ailleurs et que de cette comparaison il tirera des conclusions qui ne tarderont pas à être mises en pratique.

Le roi Fouad vouera une autre journée à la visite de filatures des Flandres; et cette visite là est pour le Souverain de l'opportunité la plus immédiate : l'Egypte est la grande productrice de coton; jusqu'à présent, elle exploite le coton comme matière première, mais elle ne transforme pas cette matière première industriellement. Sous l'impulsion du Roi, un mouvement s'accroît chaque jour pour introduire en Egypte à côté de la production du coton, l'industrie du coton. De vastes projets sont déjà élaborés, et en vue de leur réalisation, le roi Fouad s'inspirera certainement de l'admirable leçon de choses, que lui offre la grande ville manufacturière qu'est Gand.

Le Souverain visitera aussi, aux environs de Gand, un grand établissement horticole... Je reconnais là son amour pour les fleurs et sa passion pour l'art des jardins, attestés par l'incomparable beauté et le haut goût des jardins de ses palais d'Abdine et de Montazah. Or c'est à un Belge, un Liégeois, mort récemment, M. Monfront, que le Roi fit appel pour ces créations merveilleuses. C'est d'ailleurs à ce même M. Monfront qu'Alexandrie est redevable de l'étonnante ceinture de verdure qui est comme le sourire de sa fiévreuse activité commerciale.

Le roi Fouad fera enfin une longue visite du port d'Anvers. Là aussi, la pensée du port d'Alexandrie accompagnera le Souverain dont la hantise est l'agrandissement et le perfectionnement de cette grande voie d'accès à l'Egypte. J'en puis parler par expérience, car ayant eu l'honneur pendant plusieurs années d'exercer les fonctions de vice-président de la Commission internationale qui administre la ville, je sais combien l'embellissement de la cité et la transformation du port tiennent à cœur au Souverain et comment il s'acharnait à nous mettre l'épée dans les reins pour nous inciter aux initiatives les plus hardies. Alexandrie devient aujourd'hui une des belles métropoles du monde, splendidement éclairée, parée, à front de mer, d'une corniche de douze kilomètres et qui possédera bientôt un gigantesque brise-lames la dotant, à côté d'un port de commerce, d'un port de plaisance. En parcourant les installations d'Anvers, je suis persuadé qu'il arrivera à maintes reprises, au Souverain de l'Egypte, de dire à son entourage : « Voilà ce qu'il nous faudrait à Alexandrie ».

Dans les hautes ambitions qu'il nourrit pour son pays, Fouad I^{er} ne refuse aucune collaboration. Et voilà qui souligne la tolérance religieuse dont le Souverain, comme aussi son gouvernement, font inflexiblement preuve. Roi d'un peuple chez qui le mahométanisme est la religion d'Etat, Fouad I^{er} ne néglige rien qui puisse conserver à l'Islam tout son prestige, mais d'autre part il laisse aux autres confessions religieuses leur pleine liberté d'action. Ceux-là seuls qui ne connaissent pas l'Egypte, ont pu s'étonner de la visite que récemment, lors de son séjour en Italie, le roi d'Egypte fit au Pape. C'était là comme une reconnaissance officielle des services signalés que les communautés religieuses catholiques rendent à l'Egypte à la fois sur le terrain de la charité et sur celui de l'instruction. L'aide que particulièrement les ordres féminins apportent au soulagement de la misère,

de la souffrance et de la maladie leur vaut une popularité méritée. Et quant à l'instruction, on peut affirmer qu'à côté des écoles des autres communautés et des lycées laïques, les Pères Jésuites et les Frères de la Doctrine chrétienne — avec leurs installations ultra-modernes, leur outillage perfectionné et leurs milliers d'élèves — ont été les pépinières d'artisans, grands et petits, du progrès intellectuel et du progrès économique de l'Égypte.

Il est un dernier aspect que je voudrais signaler de la psychologie du Roi d'Égypte et qu'il a du reste en commun avec les ministres qui exercent avec lui le pouvoir exécutif : c'est leur profond respect pour l'indépendance... de la justice. Je puis ici apporter mon témoignage personnel. Car, chef du Parquet d'une juridiction internationale et représentant du gouvernement égyptien près de cette juridiction, j'ai eu à connaître en maintes circonstances des litiges graves et importants où l'autorité ou l'administration était mise en cause et d'autres où les finances de l'État étaient menacées de fortes condamnations. Non seulement jamais les dirigeants de l'Égypte ne m'ont donné des ordres ou des instructions dans ces affaires; mais ils pratiquaient une sorte de coquetterie à ne pas se permettre même des allusions verbales. Si je relève ce fait, c'est qu'il contredit péremptoirement les idées qu'on cultive volontiers, en certains milieux, sur la mentalité orientale vis-à-vis de la justice.

FIRMIN VAN DEN BOSCH,
Procureur général
près les Juridictions mixtes d'Égypte.

Ora et labora⁽¹⁾

S'il ne faut plus, aujourd'hui, prouver à un homme sérieux qu'il n'y a pas de contradiction entre la foi et la science, bien des croyants ont encore besoin d'être prémunis contre les principes de la science sans Dieu, « qui élimine insensiblement le surmatériel de toute l'histoire et qui le chasse finalement de la vie »; car, de nos jours, comme l'écrivait Kurth, ces principes « s'infiltrèrent jusque dans les âmes qui les combattent, et le point de vue naturaliste est, à leur insu, celui de savants qui sont restés chrétiens ». Il faudrait leur rappeler à ces savants les avantages que l'habitude intellectuelle de la foi assure au travail scientifique lui-même. Mais le temps ne me permet pas de traiter un sujet aussi vaste et que j'ai déjà développé devant vous, il y a six ans. Je voudrais seulement vous inviter, en terminant ce discours, à répéter tous les jours dans votre vie quotidienne le geste que, le 29 juin, nous avons fait tous ensemble au nom de l'Université, et vous conseiller de recourir souvent à Dieu et à la Vierge pour le succès de vos études et de votre action universitaire.

Au cours du dernier exercice académique, vous avez organisé, Messieurs les étudiants, de ferventes manifestations religieuses, à l'occasion du centenaire du patriarche d'Assise et de la visite des premiers évêques chinois et surtout dans les imposantes processions du Jubilé. Ces manifestations, bien dignes d'une Université catholique, sont édifiantes pour le public qui vous entoure et vous procurent à vous-mêmes un salutaire stimulant; mais elles ne peuvent être qu'exceptionnelles. La prière doit se mêler à la trame quotidienne de votre vie et, pour mieux préciser encore, j'entends parler en ce moment non pas de la prière au sens large d'élevation de l'âme vers Dieu, sens dans lequel elle se confond avec toute la vie religieuse, mais de la prière au sens restreint, de la demande, de l'humble requête adressée au Ciel pour vos besoins intellectuels.

Vous pensez bien que je ne songe pas à un appel lancé à Dieu pour obtenir de lui une violation de l'ordre de la nature! L'étudiant qui n'étudie pas ou qui étudie mal pendant l'année académique et qui, à la veille de l'examen, multiplie les pèlerinages et les neuvaines, se rend ridicule. Solliciter Dieu de produire lui-même la science en nous sans nous, c'est lui demander une sorte de miracle, que le paresseux ne doit pas espérer. La science ne s'acquiert que par un long travail de nos facultés : les sens, l'imagination, la mémoire, l'intelligence et surtout, celle qui les commande toutes, la volonté. Or, la saine philosophie et la théologie nous l'enseignent, dans la production de chacune de leurs opérations, la cause première intervient avec elles; impossible à ces facultés de passer de l'état de simple puissance à l'acte sans y être déterminées par la cause première toujours en acte. Par suite de la modalité de ce concours, l'acte sortira plus au moins parfait de la faculté. L'auteur des lois de la nature, qui pénètre chacune des causes secondes jusqu'au plus intime de son être, peut, sans suspendre ces lois ni les enfreindre, diriger l'évolution de l'esprit pour la rendre féconde. Dans la matière qui nous occupe, ses illuminations et ses inspirations appartiennent à la trame naturelle de nos opérations. Jean-Jacques Rousseau s'est montré bien pauvre philosophe, quand il a écrit cette réflexion impertinente : « Reste debout, mon ami, tu seras encore assez petit. Au lieu de prier, travaille! » Il ne s'agit pas de prier au lieu de travailler, mais de prier pour obtenir de bien travailler! Oui ou non, cette prière est-elle utile?

Elle l'est tout d'abord, Messieurs, par elle-même, par l'influence qu'elle exerce sur nous, indépendamment de toute intervention divine.

« Prier, c'est désirer, écrit Fénelon. On ne prie qu'autant qu'on désire (1). » Nul ne peut pas demander sérieusement au Bon Dieu son secours pour travailler, si, au moment où il formule cette demande, le travail n'est pas de quelque façon l'objet de sa volonté; et il renouvelle ce vouloir aussi souvent qu'il renouvelle sa demande. Or, Messieurs, les étudiants, c'est seulement grâce à des actes énergiques de volonté que vous pouvez arriver à accomplir votre tâche; je vous ai développé cette doctrine plusieurs fois à des points de vue divers. Vous avez à l'Université à acquérir la somme considérable de connaissances qui vous seront nécessaires pour l'exercice de votre profession, à les pénétrer intellectuellement et à les classer dans votre mémoire. Vous devez en second lieu, apprendre à apprendre, pour être à même, au cours de votre vie, d'entretenir et de développer votre science. Il vous faut enfin, pour rester des hommes, compléter votre formation philosophique et sociale et vous orienter dans tous les domaines de la culture générale. C'est une absorbante besogne, qui exige la concentration habituelle de toutes vos facultés; et pareille concentration n'est possible que par des efforts continus. Pour mener, à votre âge surtout, une vie d'étude, il faut vouloir et vouloir encore. Dans la prière, ce vouloir se renouvelle. En demandant le succès de nos études à Dieu, nous nous déterminons à l'action studieuse.

* * *

Joseph De Maistre (2) reproche à Fénelon la formule que je citais tout à l'heure : « Prier, c'est désirer. » Et si l'on définit avec lui le désir une passion de l'appétit, il faut lui donner raison : « pour prier réellement, il faut nécessairement vouloir, mais non désirer en ce sens là, la prière n'étant par essence qu'un mouvement de la volonté par l'entendement. Mais remarquez que, dans la matière qui nous occupe, votre prière sera facilement une prière de désir. Face à Dieu, vous allez produire en vous des états affectifs qui échaufferont la volonté qui vous mène à Lui : la crainte du Souverain Juge qui, vous ayant donné cinq talents, vous en réclamera dix; le souci des responsabilités de votre future profession qui mettra entre vos mains la vie de vos semblables ou leurs plus graves intérêts; l'amour du Bon Maître dont avec plus de science vous pourrez mieux promouvoir le règne; l'amour de vos frères dans le Christ dont vous devez devenir des chefs autorisés. Ainsi, en vous approchant de Dieu pour Lui demander son aide dans votre travail, vous allez colorer l'idée du travail, qui, d'elle-même, est bien froide pour vos jeunes cœurs, des couleurs des plus saintes passions. Dieu ne fit-il aucune réponse spéciale à votre prière, celle-ci serait encore efficace par elle-même,

(1) *Explication des Maximes des Saints*, art. XIX.

(2) *Les soirées de Saint-Petersbourg*, 6^e entretien.

en réveillant votre volonté d'abord, mais surtout en lui donnant de l'élan par la soudure de la pensée de l'étude à des sentiments qui lui sont souverainement favorables.

Supposons maintenant que vous recommandiez votre travail à Dieu, non seulement au début de vos journées, quand, en bons chrétiens vous élevez vos âmes vers Lui pour Lui en offrir les prémices, et encore au cours de vos différents exercices de piété, mais que vous preniez l'habitude de faire précéder votre étude par la prière. L'utilité de la prière à ce moment apparaît non moins évidente.

Vous avez été emporté par des distractions de toute sorte; vous vous asseyez à votre table, l'esprit plein de représentations plus séduisantes pour lui que les théorèmes auxquels il faut maintenant l'appliquer. Priez d'abord! Ce recours à Dieu sera pour vous une séparation du trantran de la vie extérieure, un premier effort d'unification interne, une orientation active dans le sens des choses intellectuelles. Tel maître qui avait enseigné longtemps dans une maison religieuse, faisait précéder les exercices d'une classe de lycée par la méditation d'une pensée de Marc-Aurèle, pour remplacer par là le recueillement de la prière! Si votre prière à vous est parlée et dite à genoux, cette orientation, cette coadaption que je viens de dire, sera favorisée par la disposition somatique, et il se fera en vous une harmonisation de la sensibilité avec la vie de l'esprit qui ne dépasse jamais le corps qu'en se le coordonnant d'abord. La récitation, même machinale, de votre formule de prière produirait déjà cette dérivation psycho-physiologique. Mais si votre formule porte plus loin et, récitée avec ferveur, atteint jusqu'aux profondeurs de l'âme, elle brisera net par l'introduction d'une idée plus forte, les associations précédentes d'idées qui troubleraient votre étude et réveillera à ce moment opportun, au profit de celle-ci, toute l'orientation morale de votre vie.

* * *

Avais-je raison de dire que la prière que vous adressez à Dieu pour l'appeler à votre aide dans votre travail intellectuel, vous est utile par elle-même, par l'action qu'elle exerce sur vous, par ses influences naturelles, subjectives et psychologiques? Mais je me hâte d'ajouter que vous pouvez compter également sur l'action qu'elle a sur Dieu. C'est son secours que vous Lui demandez, et en le Lui demandant, vous vous faites du bien à vous-mêmes; mais vous pouvez avoir aussi confiance que vous recevrez de Lui l'objet de votre requête. Invoqué par vous, Il peut vous donner un concours efficace dans l'exercice même de vos facultés déjà excitées et préparées à l'action par votre démarche personnelle. Sans doute, la théologie enseigne très clairement que la prière n'est infailible que dans l'obtention des grâces utiles à notre salut; et si votre salut personnel exige de vous la pratique de votre grand devoir d'état, l'étude, il ne se trouve pas lié au succès qui la couronne. Mais faut-il conclure de cette doctrine que l'on ne puisse jamais attendre de la prière des biens d'ordre naturel? La généralité des exhortations du Christ dans son Evangile s'accorde mal avec pareille restriction, et le grand Apôtre enseigne que la piété est utile à tout, qu'elle a les promesses de cette vie, comme celles de la vie future. Ne suis-je d'ailleurs pas autorisé, quand je vous considère réunis, à penser que de la formation scientifique du groupe que vous formez, dépend pour une part, la réalisation du plan divin pour le salut des âmes? Vous êtes appelés à l'action catholique qui prépare, qui soutient, qui prolonge l'action sacerdotale. Cette action, celle qui vous est propre, vous ne pourriez l'exercer que si vous jouissez de la considération publique dans l'exercice même de votre profession, ce qui suppose que vous ayez réussi à vous assurer à l'Université la préparation requise pour cette considération. Quand vous demandez à Dieu le succès dans vos études, si vraiment vous êtes décidés à faire tout votre devoir en ce monde, vous lui demandez en un sens que son règne arrive! Et c'est une raison spéciale de croire qu'en règle générale au moins, Dieu, sans s'y être engagé, exaucera la prière que vous lui adressez. Ne vous y exhorte-t-il pas Lui-même, dans la Sainte-Ecriture, en vous proposant l'exemple du Sage qui a obtenu toute sa science par la prière? « J'ai prié, et la prudence m'a été donnée. J'ai invoqué et l'esprit de sagesse est venu en moi... c'est Dieu qui m'a donné la véritable science des êtres, pour me faire connaître la structure de l'univers... la nature des animaux

et les instincts des bêtes, la puissance des esprits et les raisonnements des hommes, les différentes espèces de plantes et la vertu des racines. » Le prince de la science, saint Thomas d'Aquin, interrogé par son disciple sur la manière d'étudier (*qualiter te studere oporteat in thesauro scientiae acquirendo*), lui recommandait de ne pas cesser de prier (*orationi vacare non desinas*). Lui-même priaît toujours avant de se livrer à l'étude, et il a composé, à cet effet, une oraison admirable où il demande à Dieu d'aiguiser son intelligence, d'étendre sa mémoire, de lui donner la méthode et la facilité du travail (*Da mihi intelligendi acumen, retinendi capacitem, addiscendi modum et facilitatem*).

Vous ne risquez pas, Messieurs, à la suite de Thomas d'Aquin, de faire un geste inutile et naïf. Introduisez la prière dans la trame de votre vie d'étude pour y raviver non seulement la flamme qui échauffe (*infunde amorem cordibus*) mais aussi la lumière qui éclaire (*accende lumen sensibus*). Dieu est la Vérité comme l'Etre. Confiez-vous à Lui, Il vous mènera au vrai!

* * *

Enfin, faites présenter votre prière à Dieu par Marie, *Sedes Sapientiae*! C'est le dernier conseil que m'inspire le souvenir de nos fêtes jubilaires! C'est le conseil que Juste-Lipse donnait à vos devanciers : « *Et in partem advocate Virginem, Patrona quae vestra audit et Dei parens* ». « Même dans mes études, écrit-il au début de son histoire de Notre-Dame de Hal, si j'ai à traiter quelque question importante, j'avoue que j'ai l'habitude de recourir à Elle, et j'en trouve fort bien (*felici vere successu*). »

Pour préparer une mère à son Verbe venant en ce monde, à sa Sagesse incarnée, Dieu a accordé à Marie une participation à la vie divine, éminemment supérieure à celle qu'ont reçue les archanges les plus proches de son trône. Le Siège qu'offre au Verbe de Dieu le corps de la Vierge, symbolise le siège spirituel qu'offre son âme indiciblement sainte aux effusions de la sagesse divine. La sagesse de Marie doit être honorée avec un ferveur particulière par ceux qui sont voués au service de la sienne.

Nos devanciers l'ont compris. Conçue en décembre, comme Marie, dans la bulle de fondation du pape Martin V, née en septembre, comme Elle, sous ses auspices et devant son image, l'Université de Louvain voua de tout temps à sa mère du Ciel un culte filial, honorant comme son égide la Madone de l'église Saint-Pierre. Toujours, elle lui prodigua ses hommages officiels. Ses étudiants, ses professeurs, ses dignitaires de tout grade se faisaient gloire d'appartenir à la Confrérie de Notre-Dame. Dès le début, ses docteurs en droit et en médecine, aussi bien que ses docteurs en théologie, se sont empressés, à l'issue de leur promotion, d'aller vénérer l'antique statue et de lui offrir, selon la prescription de nos anciens statuts, « une pièce d'or et une pièce d'argent », comme pour lui payer tribut. Sur ce culte séculaire, la plume de M. le professeur Van der Essen a jeté la lumière de la critique la mieux avertie dans un ouvrage bien digne de vos méditations (1), et, par l'insigne privilège du couronnement pontifical, le Vicaire du Christ lui-même a consacré notre dévotion traditionnelle. Ce serait, Messieurs, la meilleure joie de ma carrière rectorale, d'avoir contribué à raviver parmi vous le culte de Celle qui fut, pendant cinq siècles, la Patronne toute puissante de l'*Alma Mater*.

Jeunes gens qui m'écoutez, vos mères ne vous ont pas trompés, quand elles vous ont appris à joindre vos petites mains devant l'image de la Vierge!

Nos grands ancêtres, Juste-Lipse à leur tête, ne nous trompent pas, en nous appelant à leur suite aux pieds de la *Diva Lovaniensis*.

Notre grand Cardinal ne nous a pas trompés, en nous invitant à recourir à Marie comme à la Médiatrice de toutes les grâces.

Le Christ enfin ne nous a pas trompés en nous la donnant pour mère.

P. LADEUZE
Recteur magnifique de l'Université.

(1) Notre-Dame de Saint Pierre (Louvain), « Siège de la Sagesse » (1129-1927). Louvain, J. Peeters, 1927, 138 p.

Cimetières de Basse-Bretagne

Dans les petites villes, et parfois dans des bourgades, qui mieux que les grands centres de population ont gardé leur caractère propre et leur originalité, nous rencontrons souvent un monument très ancien autour duquel on dirait que la vie commune a gravité à travers les siècles. Les historiens et les archéologues nous démontrent, en exhumant des documents, — et en les commentant parfois sans aucune discrétion, — quelle place il a tenu dans le développement général de la paroisse ou de la cité; et les artistes sentent bien que, si l'on touchait d'une main impie à ces pierres vénérables que le temps a patinées, il ne resterait plus qu'une place banale ou de froides avenues là où ils voyaient flotter encore le fantôme, romantique et touchant, des vieilles gens d'autrefois.

Ce monument, c'est un palais en Italie, un burg sur les bords du Rhin, un hôtel de ville dans les Flandres, un château sur les bords de la Loire, c'était jadis les halles d'Ypres, avant qu'elle^s aient été sauvagement détruites, c'est encore l'hôpital de Beaune, les remparts d'Aigues-Mortes ou de Rothenbourg sur la Tauber, les tours de San Gimignano, un cloître d'abbaye, les basiliques superposées d'Assise, et le plus souvent les voûtes romanes ou la flèche gothique d'une vieille église.

En Basse-Bretagne, c'est un cimetière...

Des collines d'Aréz aux rochers célèbres de Penmarc'h et de la pointe du Raz, il n'est pas de lieu où l'on trouve groupées, plus que dans les cimetières, de nombreuses œuvres d'art. Mais il n'est pas de lieu non plus qui tienne encore une plus grande place dans la vie quotidienne. L'église n'est guère plus fréquentée. Ou, pour mieux dire, la maison de Dieu et la maison des Morts ne sont qu'une seule et même chose. C'est pour les Trépassés, pour les Ames, pour les *Anaon*, beaucoup plus que pour eux-mêmes, que les paysans bretons vont prier à l'église. Et la prière commencée devant l'autel, ils vont l'achever en s'agenouillant sur les tombes.

Aussi est-ce surtout le dimanche qu'il faut les avoir vus les petits cimetières de Basse-Bretagne, le dimanche à la sortie de la grand'messe ou des vêpres, alors que la foule sort lentement et silencieusement de l'église et se répand aussitôt à travers les tombes qui l'entourent de tous côtés, pour aller offrir à ses Morts, avec la fin de sa prière, la chère aumône du souvenir. Le mouvement est si spontané que les hommes, en franchissant la porte de l'église, ne se couvrent même pas... Chacun va vers les siens, vers ceux qu'il a aimés, et vers le lieu aussi où, dans un temps plus ou moins court, il dormira lui-même son dernier sommeil. Les plus pauvres, qui n'ont guère d'autre asile que la fosse commune, vont se grouper autour du calvaire. Et tous

obéissent ainsi au commandement de leur conscience religieuse et à l'appel mystérieux de la race. Car il n'y a pas de pays où les traditions populaires reflètent mieux qu'en Basse-Bretagne le perpétuel souci de l'au-delà. Les légendes bretonnes sont pleines de cette idée qu'il y a de constantes et sensibles relations entre notre monde et celui des Morts : nous vivons parmi les Ames, et les Ames vivent parmi nous; elles nous entourent et elles nous protègent, elles nous surveillent, et s'il est besoin elles nous punissent (1).

C'est pour toutes ces raisons que les hommes de Basse-Bretagne ont tant aimé à embellir leurs cimetières. Les tombes toutefois n'y sont pas remarquables. Au contraire, on n'en saurait trouver de plus modestes : des croix de bois peint ou de granit, des tertres de gazon, des plaques d'ardoise, peu de marbre; aucune chapelle particulière, aucune statue. Chacun ne conserve au cimetière qu'une très humble demeure.

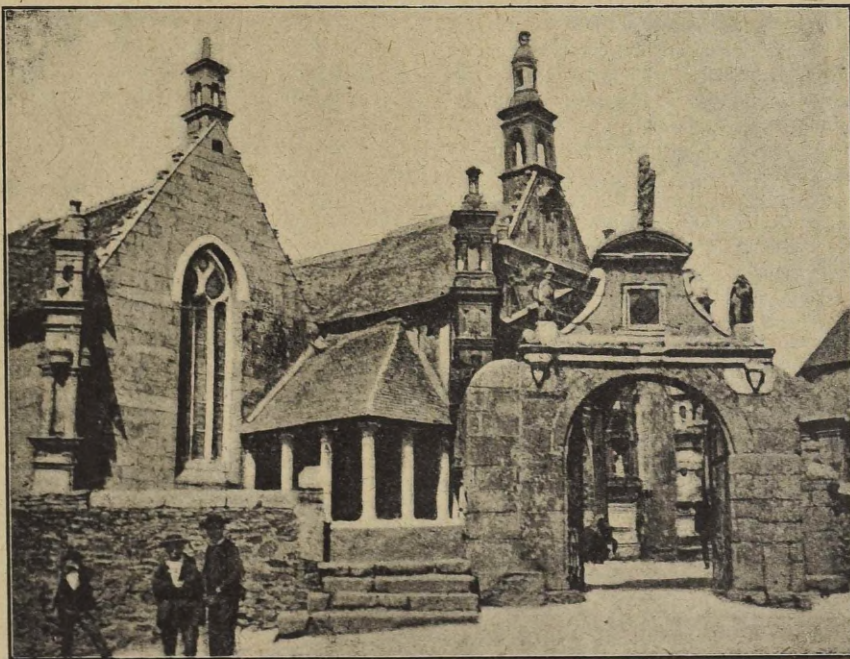
Mais la paroisse y a pour tous accumulé ses trésors d'art.

On pénètre le plus souvent par un arc de triomphe dans l'enceinte funèbre qui, presque partout encore, est demeurée autour de l'église suivant l'usage médiéval. L'entrée dans le cimetière par un arc de triomphe. N'y a-t-il pas, dans ce symbole, toute une philosophie de la vie et de la mort?

A la Martyre, bourg archaïque situé aux confins de la Cornouaille et du pays de Léon (2), et dont le seul nom rappelle des légendes de meurtre et d'anciennes tueries, une grande entrée flamboyante s'ouvre sur le cimetière, surmontée d'une haute balustrade où est sculptée une Vierge de Pitié. Trois portes monumentales, à pilastres doriques, construites vers la fin du XVI^e siècle, rappellent les édifices romains au village de Berven, près de Saint-Pol de Léon. Au cœur des collines d'Aréz, l'arc immense

(1) Cf. *La Mort en Basse-Bretagne*, dans *la Revue catholique* du 30 octobre 1925.

(2) Les anciens diocèses de Quimper et de Saint-Pol de Léon



Guimiliau (Finistère), l'arc de triomphe à l'entrée du cimetière, et l'un des ossuaires.



Guimiliau (Finistère), le calvaire, le cimetière et le second ossuaire ; dans la fenêtre même de cet ossuaire, à droite de la porte, on aperçoit la petite chaire extérieure.

de Sizun, aux curieuses voussures, déploie sa longue plate-forme à niches, à clochetons et à frontons triangulaires que supportent des colonnes corinthiennes engagées. Et la rivière de l'Elorn passe à quelques pas, l'Elorn dont la vallée pittoresque paraît une longue nécropole où se pressent les plus beaux cimetières de Basse-Bretagne : Ploudiry, la Roche, Pencran, Lampaul, Guimiliau, Saint-Thégonnec aux nombreux clochetons, dont la prise de l'arc de triomphe invoque *Madame Marie du Vrai Secours, Avocate du pêcheur et de la pécheresse*.

Tous les monuments des cimetières bretons ont naturellement un but édifiant, et, pour la plupart, ils rappellent aux fidèles, par des inscriptions, la nécessité de prier pour les morts et de faire pénitence.

Cette préoccupation est surtout sensible sur les ossuaires qui sont peut-être, avec les calvaires, les monuments les plus originaux de Basse-Bretagne. Il faudrait un long article pour décrire les particularités de ces édifices, avec leurs sculptures macabres, leurs étranges cariatides, leurs chaires à prêcher extérieures, leurs bénitiers, etc. Il ne peut y être fait ici qu'une rapide allusion.

C'est aussi dans les cimetières qu'étaient élevés les fameux calvaires bretons. Et, à leur érection, les Morts n'étaient pas oubliés : *Priés Dieu pour les Trépassés*, lit-on sur le calvaire de Plougven, près de Morlaix, dont l'inscription nous rappelle en outre que *Ceste croix fust fayte l'an MVCLIII à l'honneur de Dieu et Notre-Dame de Pitié et Monseigneur Saint Yves*. Des hauts piédestaux, on pouvait prêcher à la foule. La base du calvaire de Runan (Côtes-du-Nord), celle des croix de Pleubian (Côtes-du-Nord), et de Plougasnou (Finistère), forment de véritables chaires. Le bourg, dans un site désolé, de Kergrist-Moëlou (Côtes-du-Nord), possède un cimetière jonché des grands et nombreux débris d'un calvaire brisé, comme celui de Ruman, à l'époque révolutionnaire.

À côté des calvaires, il faut signaler aussi, quoique moins célèbres et plus rares, les fontaines des cimetières. Il en est de très belles à Loguivy-lès-Lanniau (Côtes-du-Nord), et à Saint-Jean du Doigt, près de Morlaix. Celle de Saint-Jean est attribuée, par le peuple beaucoup plus que par les archéologues, à la générosité

de la reine Anne, et un vieil hagiographe disait, en 1636, qu'elle est « une des rares pièces du pays ».

Ainsi, pendant plusieurs siècles, l'art de la Bretagne s'est concentré presque tout entier dans les enceintes des cimetières qui renferment les églises, et il n'y a guère signaler au dehors que des chapelles et des châteaux.

On pourrait penser que ces monuments, où s'est marqué avec tant d'originalité le génie particulier des Bretons, sont à l'abri d'une ruine prochaine. Malheureusement, il n'en est rien. Et le jeu combiné des lois sur la séparation des Églises et de l'État et des lois sur les inhumations aura bientôt fait d'arracher aux cimetières de Basse-Bretagne leur magnifique décor.

Peu à peu les tombes sont chassées hors des villages, loin des églises qui les abritaient de leur ombre depuis plusieurs siècles. Les Morts s'en vont, écartés par les

règles de l'hygiène. Sans doute il faut être un spécialiste pour juger ces mesures en connaissance de cause. Mais il est néanmoins permis aux profanes de constater, — un peu ironiquement peut-être, — que c'est précisément cette Basse-Bretagne, où les cimetières sont presque partout demeurés encore au milieu des habitations, qui seule, ou à peu près, parmi les provinces françaises, voit toujours le nombre de ses naissances l'emporter dans des proportions considérables sur le nombre de ses décès.

Le cimetière éloigné, les monuments qu'il renfermait n'auront plus, sauf le calvaire, aucun sens. Personne ne se souciera alors d'entretenir l'ossuaire ou l'arc de triomphe. Ils tomberont bientôt en ruines. Et personne encore ne songera à relever leurs débris.

Ce vandalisme est déjà en voie d'exécution. Chaque jour, la vieille province, modernisée, perd un peu plus de son charme mystérieux. Et comme la voix des Morts semble devenir plus lointaine quand les cimetières sont écartés, chaque jour aussi, elle perd un peu plus les antiques vertus, qui faisaient sa force religieuse et morale.

ALEXANDRE MASSERON.

Léon Bloy⁽¹⁾

Comment j'ai connu Léon Bloy? Je ne dirai point par hasard, il ne me pardonnerait pas ce mot qu'il a tant vomis. Du reste, le cousin Pons ne saurait être que providentiel. Et ce fut lui qui m'initia ce soir-là à l'*Exégèse des lieux communs*. C'était à Meaux, à l'École Saint-Btienne, après une classe de géographie. Quelque peu ahuri par une excursion sans gloire à travers les monts Ours, j'allais demander à l'abbé Léonce Petit, que nous appelions le cousin Pons, un peu de cette gaieté ensoleillée qu'il nous apportait de sa Provence. Il savait tant d'histoires que

(1) M. JACQUES DEBOUT (abbé ROBLOT), le poète délicat, le distingué directeur des *Cahiers catholiques*, l'organisateur des Journées d'Art religieux, a bien voulu nous autoriser à publier sa belle préface aux *Lettres de Léon Bloy à Frédéric Brou*, que publie la Librairie Blo et Gay. Son étude est à mettre au rang des meilleures pages qui aient été consacrées au Pèlerin de l'Absolu.

cela reposait de la géographie. Or, quand j'entrai dans sa cellule, il continua de lire, et je crois bien que c'était le chapitre sur la Science ou sur les Sacerdotes. Je fus ébloui : cette ironie vengeresse, ce style éclatant et nommé, ce vocabulaire opulent et sonore, enfin et surtout la personnalité inouïe que tout cela exprimait, furent pour moi une révélation — une de ces révélations dont on pense : « Il y a si longtemps que je l'attendais. »

Cependant, je n'avais encore qu'aperçu l'âme de Léon Bloy à travers ces trop courts chapitres, lus en commun, et dont la verve m'avait séduit plus encore que le sens profond. Il me fallait avec elle un cœur à cœur plus taciturne et plus mystérieux. Je pris, à la Bibliothèque de l'Ami, ce que je croyais être un roman : *La Femme Pauvre*. Le titre me paraissait quelconque — ô Léon Bloy, pardon! — et malgré mon enthousiasme naissant, je redoutais la grisaille et me résignais d'avance à une admiration ennuyée. Il n'y avait pas si longtemps que j'avais avalé, et jusqu'à la dernière pierre, la *Cathédrale* de Huysmans.

J'avais entendu comparer Huysmans et Bloy : C'est un lieu commun littéraire à l'usage de gens qui n'ont pas eu le courage de lire Huysmans ni le désir de connaître Bloy. Le mendiant sur le seuil n'était pas l'une des dernières colonnes de l'Eglise, et il y a quelque différence de tempérament entre un Français du Périgord et un Néerlandais.

Léon Bloy n'a jamais réussi à être ennuyeux encore moins à l'être savamment, et c'est peut-être l'une des meilleures explications de ses insuccès. Un certain public ne pardonne guère à un écrivain de n'être pas solennellement terne. S'il lui passe un certain pittoresque, c'est à la condition que cet auteur soit déjà catalogué ou qu'une érudition forcenée rachète les audaces de son vocabulaire et de sa construction.

Léon Bloy avait contre lui d'être « l'écrivain le plus classiquement latin de notre époque », selon le mot de Camille Lemonnier. Circonstance très aggravante : une langue vivante et audacieusement moderne confierait à ses périodes l'air dépaycé d'une princesse du XVII^e siècle qui se réveillerait, non plus au bois, mais dans la rue d'un faubourg contemporain.

Ce solitaire aurait-il pu être l'un des peintres les plus prodigieux « de l'immense et ribotante canaille de l'heure actuelle »? On le croirait en ouvrant *La Femme Pauvre*. Du premier coup on se heurte « à un voyou dégorgeant un blasphème ». Le Père Isidore Chapuis appartenait, par tempérament et par culture, à l'élite de cette superflue crapule qui n'est observable qu'à Paris... Ce soulagement... « allait d'un pas circonflexe vers une destination peu certaine, à la façon d'un somnambule que menaçait le mal de mer... Une gouaillerie morose et superbe s'étendait sur ce mascarade de gémonies... les yeux au poignon, d'une vivacité de garboise et de surmulet, suggéraient, par leur froide oscillation sans lumière, l'idée d'un nocturne spoliateur du tronc des pauvres, accoutumé à dévaliser les églises ».

Le réalisme de Bloy est toujours pathétique, parce que le sens de l'absolu l'exalte jusqu'à un symbolisme terrible. Il ne faut pas songer à l'Ecole de Médan, et on ne rencontrera jamais chez lui cette notation de commissaire-priseur et ces litanies du brie-à-brac où s'attardait celui que Bloy appela « le pénible voyou ». Et pourtant le lyrique contemplatif à su voir et décrire. Le garni des Chapuis, par exemple, est-ce assez cela? « avec ce lit moucheté de punaises, ce voltaire qui laisse émigrer ses entrailles de varech et de fil de fer, et cette cheminée qui malgré sa laideur eût pu être mélancolique, sans le grotesque encombrement de souvenirs et de bibelots infâmes qui la surchargeaient.

« Là sévissait le goût de la mère Chapuis, cette gueuse ménaudière qui était l'une des plus décourageantes incarnations de l'orgueil imbécile des femmes. Et la carie contagieuse de cet os surnuméraire, suivant l'expression de Bossuet, aurait fait reculer la peste. » On sent que Léon Bloy a conditionné avec toute sa verve féroce le portrait de cette odieuse créature. C'était le repoussoir même à celle qui sera la Femme Pauvre, sa fille Clotilde, « qui appartenait, elle, à la catégorie de ces êtres touchants et tristes dont la vue ranime la constance des suppliciés. Ses magnifiques cheveux, du noir le plus éclatant, ses vastes yeux de gitane captive, d'où semblaient couler des ténèbres, mais où flottait l'éclat vaincue des Résignations, la pâleur douloureuse de son visage enfantin dont les lignes modifiées par de savantes angoisses étaient devenues presque sévères » : telle était cette extraordinaire Clotilde dont le roman (qui bientôt redevient le journal de l'auteur), cette nuit-là, ne me laissa guère respirer ni dormir.

La première partie est imaginée, mais si puissamment, avec des

situations si étonnantes et des types si accusés, que tout de suite, on est pris par les cheveux et jeté hors de soi! Vingt ans après, en la relisant, j'y retrouve la même puissance et si j'étais M. Georges Lecomte, excellent homme à qui ses romans ont valu une fortune et l'Académie, je me demanderais avec compassion, avec une nuance de reproche dans le regret, « tout ce que Bloy aurait pu et dû être s'il ne s'était pas obstiné à être Léon Bloy ».

* * *

L'auteur de *Sueur de Sang*, des *Histoires désobligeantes*, du *Désespéré* et de *La Femme Pauvre* aurait-il pu être Paul Bourget? Ce n'est pas sûr! Sa vision du monde est notablement moins aristocratique et son observatoire est autrement situé. Mais enfin il eût pu devenir, sinon le romancier universel, du moins le romancier exceptionnel. A défaut de la vogue, le snobisme eût pu le canoniser. Il eût scandalisé, et le scandale est encore de la gloire monnayable. Voilà donc Léon Bloy promu sinon demi-dieu, comme les auteurs à gros tirages, du moins idole aachalandée dans une chapelle d'esthétique où fréquentent des jeunes de tout âge. A quelle redoutable puissance de création et d'influence ne serait-il pas arrivé, ce Léon Bloy fêté, renté, mangeant tous les jours et à ses heures, sans être dérangé par l'angoisse ou par la famine dans une identique, méthodique et bienheureuse composition de livres attendus. Il n'aurait pas été le mendiant ingrat, il n'aurait pas dû tendre la main! Il n'aurait pas écrit son Journal au jour le jour de sa misère, mais des ouvrages solides avec un commencement, une fin et un milieu — un juste milieu! Comme on lui aurait tout de même permis un autre style qu'à Marcel Prévost, il n'eût été sans doute que de l'Académie Goncourt. Mais c'est déjà très beau. Il y a Courteline.

Le jeu est vain de ces conjectures rétrospectives et posthumes. Par rapport à Bloy il est cruel. On ne sermonne pas un abandonné, après sa mort. Certes, Léon Bloy fut terriblement aimé par la Douleur. Et c'est pourquoi il en a parlé comme personne. La Pauvreté vécut jusqu'au dénuement, l'injustice et la sottise des forbans ou des médiocres, et surtout le silence, sans compter les angoisses et les deuils dont chez lui l'intensité était atroce, lui ont arraché des cris de lion égorgé ou des plaintes d'enfant qui, à force de pleurer, va s'endormir... Son œuvre est presque uniquement un rugissement et un sanglot.

Eût-il pu en être autrement? Et ne surprend-on pas, dans les confidences du solitaire, le regret de son impuissance apparente et par moments l'espérance de voir s'apaiser sa chienne de vie? Il sentait en lui une force immense et que son pouvoir sur les foules pouvait être merveilleux. « Marchenoir (c'est-à-dire lui-même) avait reçu le privilège ironique d'une éloquence de victorieux... De même que la plupart des grands orateurs, il apparaissait aussitôt en plein conflit, se grandissant de sa colère contre des ennemis invisibles, et, tout le temps qu'il parlait, on voyait en lui s'agiter son âme comme on verrait une grande Infante prisonnière venir coller sa face aux vitraux d'un Escorial incendié. »

Ceux qui, comme moi, l'ont entendu lire les plus belles pages de ses œuvres, ont songé souvent au prédicateur tout puissant qu'il aurait pu devenir. Cependant, il ne fut pas même un conférencier. Je me rappelle que jadis, à *l'Espérance*, dans une sorte de cave qui avait servi d'Université populaire anticléricale, pour mieux désinfecter ce mauvais lieu nous fîmes appel à l'éloquence vengeresse de Léon Bloy. On s'étouffa pour voir et pour entendre cet homme extraordinaire. Ce jour-là, il ne le fut pas. Il s'en retourna désappointé de lui-même et découragé de la parole publique. En vérité il avait de l'orateur les dons prodigieux de force, de violence, d'éclat, d'accent; il n'avait pas les qualités plus médiocres d'adaptation et de développement facile. C'était un sauvage, parce qu'un timide. Et sa timidité, c'était la peur même de se diminuer en s'extériorisant. En présence d'un auditoire, il avait senti le danger qui menace les orateurs de devenir « tout le monde », alors il s'était replié.

En somme, il ne devait être ni le romancier, ni le tribun qui auraient pu réussir, parce que sa spontanéité le lui interdisait. Il n'avait pas le courage d'aller chercher à côté des procédés ou des affabulations quand il sentait dans sa chair et dans son cœur se dérouler, en les suppliciant, la tragédie de son existence quotidienne.

Certes, Léon Bloy n'a pas écrit que son Journal. *Le Révéléateur du Globe*, *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, et surtout *L'Âme de Napoléon* sont des remarquables projections historiques de son symbolisme et de sa propre vision. Ses pages profondes sur Byzance,

et par ailleurs ses livres de critique, témoignent assez d'une culture intellectuelle, et même d'une érudition que peu d'écrivains se soucient de posséder. Mais ce n'est pas le diminuer, je pense, ni lui déplaire — là où il est — que d'être pris surtout par son âme douloureuse.

Elle le fut, mais pas à la manière romantique. Léon Bloy ne fut pas un romantique et une telle assimilation le fit plus d'une fois bondir. Les Romantiques qui auraient pu être si grands — s'ils n'avaient été des sortes de modernistes déjà! — recueillaient le parfum des dogmes qu'ils avaient au préalable détruits en eux. Un parfum de mort. Dans leur langue sans fermeté, la douleur est glorifiée et sacrée en elle-même et pour elle-même — ce qu'il faut traduire en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Ils se regardent souffrir pour que le public les regarde. Léon Bloy a été, lui, essentiellement l'Homme du Dogme. La morale sans foi, la moralité toute seule, la religiosité lui ont inspiré ses plus véhémentes indignations. Le Dogme est sa vie même et la vie de ses livres. C'est pour cela qu'il est le Pèlerin de l'Absolu. Le Christ et sa Mère, le Saint-Esprit et l'Eglise, la communion des Saints, la présence et l'intervention des trépassés, ne lui permettent pas de s'attarder sinon pour les maudire, aux déformations qu'une sentimentalité exécrable en a commandées à la littérature.

Léon Bloy a donc choisi la compagnie de la Douleur, parce que ce fut la seule épouse qui convint à Jésus. Eût-il pu l'éloigner qu'il ne l'eût pas fait. « Tout ce qui arrive est adorable, écrit-il à l'abbé Cornuau. Volonté ou permission de Dieu, tout ce qui arrive est très bien. J'en suis arrivé à la certitude parfaite qu'une catastrophe advenant, la seule chose à faire, c'est de chanter le *Magnificat*. »

« Dieu m'appelant à une voie exceptionnelle a voulu que je fusse privé de tout, excepté d'amis », écrit-il encore à Jean de la Laurencie. Cette voie exceptionnelle, dont l'atrocité lui arrachait des apostrophes comme celle-ci : « Mangez, chiens, voilà les entrailles d'un homme! » il n'eût pour tout l'or du monde voulu s'en écarter. Cet or contre lequel il a lancé de si terribles imprécations et dans lequel il a vu *Le Sang du Pauvre*, je me rappelle comment un jour, alors que sa misère était au paroxysme, il refusa d'en tacher même le bout de ses doigts. Un grand journal du matin l'avait — par hasard et enfin — exhumé. Et, magnifique, il lui offrait l'aubaine d'une collaboration et d'une rétribution inespérée.

C'était la notoriété pour le Vieux de la Montagne et c'était l'aisance assurée pour toute une famille qui, jusqu'à présent, n'avait jamais été sûre du lendemain et qui ne mangeait que dans la main de Dieu. La tentation, si elle exista, ne fut pas longue. Bloy flaira, dans les propositions qui lui étaient faites, je ne sais quel relent de chantage et rompit les pourparlers. Au surplus, n'avait-il pas refusé auparavant d'écrire une simple lettre de politesse à Ledrain, qui était disposé à le servir efficacement? Ledrain était un prêtre détroqué, Bloy ne voulait rien devoir à un apostat.

* * *

Je l'ai fréquenté beaucoup. A Lagny, je le voyais plusieurs fois par jour. Mon ami le chanoine Bros, qui y était alors vicaire, m'avait présenté à celui qui se qualifiait « de brebis galeuse ». Ma stupéfaction en pénétrant dans l'intérieur de *La Femme Pauvre* fut grande. C'était cordial et doux. Une sorte d'ambiance surnaturelle y inspirait le respect tout en provoquant l'abandon. On y entraît inquiet. On en sortait conquis.

Léon Bloy n'avait rien d'un augure. Il n'aimait pas, il défendait qu'on l'appelât Monsieur, comme un bourgeois, ou Maître comme un mandarin. Il avait l'air, a-t-on dit, d'un bon gendarme en retraite. C'est un à peu près de reporter. Oui, au repos, il y avait quelque chose de paternel dans cet homme trapu, aux larges épaules, quelque chose aussi de mi-iti-ire dans son épaisse moustache à la gauloise, dans son large front balayé d'une mèche et dans ses gros yeux à fleur de tête. Mais la pensée ou la vision transfiguraient tout cela, et il était un de ces hommes dont une vertu sort. Et ceux qui l'avaient vu revenaient pour sa parole et plus encore pour l'éloquence de sa présence silencieuse. Il parlait peu d'ailleurs, et avec une grande simplicité. Je ne l'ai vu en colère qu'une fois. Alors la violence de certaines pages me revint en mémoire. Une bourgeoise de Lagny lui souhaitait de devenir riche. Ce fut un bouillonnement d'invectives qui se bousculaient dans une langue haletante. Les mots énormes tombaient avec un fracas de catapulte. Les yeux lançaient des éclairs noirs. Son front semblait labouré par la foudre. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. La Pauvreté et ses souffrances n'étaient pas une attitude, ou un goût littéraire, chez Cain Marchenoir. C'était lui jusqu'en ses

racines. Il ne se concevait pas autrement et il n'est pas possible de se l'imaginer autrement qu'en médiant loulouxi.

Du reste, même si la gêne et l'insuccès lui avaient été épargnés, il fût sans doute demeuré un triste. Le Journal de son enfance, que Mme Bloy a permis de publier aux « Cahiers Léon Bloy », nous le montre solitaire, méditatif, mélancolique et toujours saignant d'invisibles blessures. Le *tedium vite* écrasa déjà son adolescence. Et tout le long de sa vie, nous retrouverons, en dehors même de ses déboires, cette sensibilité à vif qu'un rien opprime ou épanouit.

Comment alors n'aurait-il pas été révolté par la bestialité ou la bassesse contemporaine, cet énamouré de splendeur qui déclarait : « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints! »

La faim irrassasiée de la sainteté, Léon Bloy l'a éprouvée pour son propre compte en même temps qu'il en déplorait l'absence chez les catholiques sans amour. Il se juge lui-même du haut de cet absolu qui sera jusqu'à la fin son habitacle : « Je pouvais devenir un saint et un thaumaturge; je ne suis qu'un homme de lettres. Ces phrases ou ces pages que l'on veut admirer, si l'on savait qu'elles ne sont que le résidu d'un don surnaturel que j'ai odieusement gâché et dont il me sera demandé un compte redoutable! »

Adolphe Retté n'avait pas lu ces lignes avant d'écrire sur l'im-mense Marchenoir un petit livre bien intentionné et délibérément édifiant, où l'orgueil de Bloy est méticuleusement pesé comme une lettre à affranchir. Il n'avait pas non plus celle-ci sous les yeux, que le lecteur retrouvera dans ce volume, mais que je veux souligner en la citant ici :

« Vous demandez à Dieu de ne pas vous en aller » sans avoir été « bon à quelque chose » et ce mot m'a touché singulièrement. C'est exactement le texte de ma constante prière depuis très longtemps. Vous aurez beau protester, je ne parviens pas à me persuader que j'ai été bon à quelque chose jusqu'à présent, sinon à exercer la patience de mon prochain.

« Ah! je sais bien. Il y a les conversions qu'on m'attribue, il y a les intentions charitables dont mon âme est pavée. Mais être vraiment bon à quelque chose, comment pourrais-je croire que tel est mon cas! Il n'y a de réel en ce sens que l'immolation de soi et j'en suis épouvantablement loin. Si j'en avais été capable, si j'avais eu l'âme d'un martyr, qui sait si l'affreux cauchemar dont vous parlez et dont je souffre continuellement depuis 19 mois, n'eût pas été épargné à beaucoup d'autres? »

« Car chacun de nous est certainement responsable de l'abomination actuelle.

« C'est cela qui peut faire souffrir ceux qui sont capables de comprendre. »

* * *

« Les morts ont soif de vérité », a dit encore Léon Bloy. Il faut donc reconnaître avec lui que l'homme de lettres et que l'homme — un homme qui paraissait inhumain et qui fut souvent trop humain — ont pu nuire parfois à l'Amoureux de Dieu. Certaines injustices et certaines colères qui ressemblent à des révoltes, une absence de respect et de mesure, ont été chez le plus grand pamphlétaire de notre époque une déviation du sens de l'absolu. Il n'a peut-être pas manqué de charité comme on l'a tant dit, « la justice et la charité étant consubstantielles », mais de cette indulgence qui est d'une certaine manière la pointe fine de l'Absolu, étant le dernier mot de Dieu. Seulement les erreurs de Bloy sont elles-mêmes une explosion de sa sincérité. Tout d'une pièce, et voyant tout d'un seul point de vue, il a pu, dans certains cas, confondre l'absolutisme et l'absolu et transporter dans la psychologie ce qui est de la dogmatique. Il a toujours répugné à la casuistique et ne s'est pas douté qu'elle était, non une négation, mais une application miséricordieuse des principes. Il a fulminé contre la distinction cafarde entre le précepte et le conseil, alors qu'elle est indispensable cependant à l'équilibre de la société religieuse. L'abus de cette distinction autorise, en effet, une étrange médiocrité chez les chrétiens, et cette médiocrité déchaînait, en Léon Bloy, une infatigable fureur. Personne n'y échappait, pas même les plus accrédités dans l'Eglise, quand ils se voyaient obligés de tenir compte des contingences et de la faiblesse humaine. Saint François de Sales notamment fut assez malmené pour « la confiture de sa doctrine et de son style ». Le clergé contemporain, et même certains papes, sont traités avec une absence de ménagements (?) — pour employer un de ces euphémismes qu'il détestait — dont l'amitié pour le grand disparu ne saurait excuser l'irrégularité.

Dans l'intérêt de son œuvre et pour épurer son action sur les âmes, Léon Bloy admet certainement ces réserves. Les êtres d'élite qu'il a touchés et touche encore les ont faites, et c'est pour les

avoir faites qu'ils ont mieux aperçu la splendeur essentielle de son œuvre. C'est pour avoir négligé les à-côtés et les petits côtés qu'ils sont entrés dans le cœur même de l'édifice, là où pleurent et chantent les voix brisées d'amour.

« Ah! je suis bien autre chose qu'un pamphlétaire! » s'écriait-il lui-même. Il souffrit cruellement d'être jugé comme tel par une génération imbécile qui ne voulait entendre que ses cris et pas ses larmes. Pamphlétaire, il ne le fut pas comme les autres, cet entrepreneur de démolitions. Ah! certes, sa pioche était dure et le fouet de Jésus claqua trop fort dans ses mains crispées. Mais sa haine n'était pas aussi personnelle qu'on le supposa. Ses victimes étaient à ses yeux des bourreaux du Christ et du Pauvre. Il voyait le Douloureux Maître derrière certaines colonnes, et dans les salons comme dans la littérature contemporaine il entendait sonner l'Hallali des déshérités. Il a été, dit-il lui-même, « le blasphemateur par amour », ne pouvant absolument pas comprendre une restriction dans la générosité, une accommodation aux contingences. « Dieu m'avait donné le sens, le besoin, l'instinct, je ne sais comment dire, de l'Absolu, comme il a donné des aiguilles au porc-épic et une trompe à l'éléphant. Don extrêmement rare, que j'ai senti dès mon enfance. Faculté plus dangereuse que le génie même, puisqu'elle explique l'appétit constant et furieux de ce qui n'existe pas sur la terre et que par elle est procuré l'isolement infini. »

* * *

Dans ces lettres qu'on va lire et qui feront beaucoup pour sa vraie et paisible gloire, il ne voit la réalisation de l'Absolu que dans la Sainteté, c'est-à-dire dans la Volonté de Dieu absolument voulue, « Je n'ai pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'est certain. J'ai rêvé, au contraire, ce que je voulais de Dieu, et me voici à 65 ans n'ayant dans les mains que du papier. »

Mais quel papier?

Si l'on publie un jour les pages religieuses de Léon Bloy — est-ce réalisable? — ce sera un mouvement tel que même les bourgeois qui n'ont pas reçu leur âme en vain, s'agenouilleront en faisant vraiment le signe de la Croix. Y a-t-il un écrivain qui ait été — quoique pécheur — un pareil amoureux de Dieu? Y en a-t-il un qui puisse à ce point ébranler les âmes par l'ouragan de sa prière, de sa confiance, de sa vision, de son amour? On comprendra tout à fait alors l'influence inouïe et unique, l'espèce de paternité spirituelle qui lui a été conférée sur une élite dont ses filleuls, comme Jacques et Raïssa Maritain, entre autres, sont à présent les témoins devant la jeunesse qui monte.

Elle trouvera dans l'œuvre de Bloy le dégoût rédempteur de toutes les idolâtries modernes et des Absolus de passage et de convention par lesquels on a essayé de remplacer l'Etre et d'assouvir la Vie. Quand on a bien compris l'*Exégèse des lieux communs*, on ne peut plus penser sous soi. On est vacciné contre l'imbécillité sentimentale et la sottise scientifique. Quelle exécution propre et comique à la fois! — Léon Bloy fut un grand comique, comme tous ceux qui voient et qui vivent très haut. Le grotesque des naux montés sur des échasses les amuse en les épouvantant.

Mais Léon Bloy sera plus secourable encore pour avoir écrit des chapitres comme « En paradis » dans *Celle qui pleure*, dont un supérieur de Séminaire me disait naguère : « Je n'ai rien vu de plus théologique et de plus admirable comme description du ciel. » Il le sera pour avoir tant de fois rappelé « que le Surnaturel est tout pour lui et que sa vie n'a pas d'autre fondement que la confiance en Dieu. » Que de fois je l'ai surpris manquant du nécessaire, mais convaincu, non moins que sa chère femme, que la prière allait faire jaillir l'indispensable, on ne savait d'où. Et l'indispensable arrivait, convoyé par un facteur qui ne se savait pas si pathétique; l'indispensable et très souvent rien que lui, comme si Dieu eût voulu souligner son exactitude même à correspondre. Un jour, je m'en souviens, vingt francs étaient absolument requis pour éviter une catastrophe. On les implora pendant toute la messe. Hélas! le courrier vint, n'apportant qu'un prospectus. Mais à midi — dernier délai — un pli me fut remis à moi-même et dans ce pli la somme de vingt francs, ni plus ni moins, envoyée pour Léon Bloy par un inconnu que personne n'avait pu mettre au courant ni solliciter. Ce genre de « miracles » était constant. Je n'ai guère connu de maisons où l'on priât comme chez Bloy et où l'on attendit tout de la prière. Il communiquait chaque jour, considérant qu'un véritable chrétien ne doit pas se priver de ce pain quotidien. Chaque nuit, il récitait l'office des Morts. « Depuis un très grand nombre d'années je suis en commerce continu avec les défunts, au point que cela ressemble à une vocation. Je sais que ces invisibles m'entourent, qu'ils sont mes très proches et qu'il leur est

donné souvent de venir en aide à ceux qui ont compassion de leurs souffrances. J'en ai reçu de tels secours. » Il faut relire, parmi tant de pages consacrées aux morts, l'admirable lettre qu'il écrivit sur Jean Boussac, le gendre de son fidèle Pierre Termier et le mari de l'admirable poète des *Derniers Refuges*. Je ne sais pas d'aussi étonnante lettre de consolation.

C'est un volume qu'il faudrait consacrer à Léon Bloy, professeur de surnaturel. Il a dépisté chez les catholiques médiocres un rationalisme et un naturalisme camouflés, inconscients peut-être, mais ancrés. Des êtres généreux eux-mêmes peuvent en être atteints, sous couleur d'apostolat et d'adaptation, à la suite d'anémie doctrinale par insuffisance de vie intérieure et par goût de l'agitation.

Ils ont des excuses. Les aspects surnaturels du Catholicisme leur ont été parfois si pauvrement présentés, avec tant de timidité, d'archaïsme abstrait et de fadeur édifiante, qu'ils s'en détournaient en demandant à tous et à tout, comme cette Bohémienne dont il raconte l'histoire, « le Dieu vivant! ». Ils soupiraient en même temps : « Si Dieu était beau, tout de même! » Léon Bloy, plus qu'un autre, en amoureux et en artiste, leur a montré qu'il était à faire chavirer les constellations. Alors, ils ont compris et ils ont cherché le baiser de Jésus.

C'est un Christianisme aussi tendre que terrible dont Léon Bloy est le témoin passionné. Les Jansénistes lui font horreur. On s'en convaincra en lisant ces lettres. Il va presque sans dire que le Protestantisme lui donne de telles nausées que les catholiques, même bourgeois, lui apparaissent en comparaison exhaler presque une odeur de sainteté. Il faut lire dans son *Journal* en Danemark les lettres où il les compare, et l'on comprend que Bloy n'a jamais été l'un de ces libéraux qui prête aux adversaires de sa foi les vertus et les qualités dont la prétendue absence le scandalise si fort chez ses corréligionnaires. Si Bloy a été dur pour les catholiques, c'est parce qu'ils le méconnaissent sans doute, mais c'est surtout parce que certains d'entre eux — il disait : la plupart — veulent ignorer l'Absolu et demeurer *sans amour*.

Ceux qui liront ce volume seront initiés au cœur de Léon Bloy, et beaucoup conclueront comme nous qu'il fut un écorché parce qu'un tendre. C'est une justice rendue à sa mémoire que la publication de cette correspondance où il se livre si simplement et sans littérature, ce qui ne veut pas dire sans style. On voit comment il s'attache pour se donner enfin aux âmes qui l'appellent. Ici, il a mission de consoler, et quelle douleur!

* * *

C'est la consolation qui requiert ici-bas le plus de tendresse. Il faut aimer jusqu'à se fondre pour faire fondre un peu le chagrin. Les dissertations sont inutiles, les sermons ironiques, et les certitudes même de la foi chavirent à de certaines heures si la condolérance n'a point sa signification plénière, si l'ami ne souffre pas avec l'ami. Les mots ne sont plus rien s'ils ne sont pas sacrés dans les larmes. Léon Bloy, comme pour s'excuser de vouloir consoler, s'autorise de ses longues tortures. « Combien je suis heureux, mon cher ami, d'avoir pu vous donner un peu de réconfort. Dieu sait que je voudrais posséder un pouvoir plus grand. Mais je ne suis qu'un pauvre homme. Tout ce que je veux, c'est de montrer à ceux qui souffrent mes propres blessures, qui ont été profondes en effet et dont je ne cesse de souffrir. »

Etant ainsi un témoin de Jésus, il a grâce et puissance pour ranimer ou pour intensifier la Foi qui tue la Mort. Rarement lettres de consolation furent plus belles et plus opérantes, parce qu'en elles il y a le cœur sanglant d'un homme et d'un homme qui croit.

Léon Bloy eut beaucoup d'ennemis et plus encore peut-être de lâcheurs. On venait facilement à lui. A certains jours c'était comme une procession de pèlerinage. Il était l'Accueil même. Je l'ai vu, à l'annonce d'un fâcheux, esquissier un mouvement d'impatience; mais tout de suite un sourire de résignation, puis de bonhomie, puis de cordialité, ouvrait la place à l'importun. Certains n'étaient mus que par une curiosité de touristes. Ils visitaient Léon Bloy comme un monument consigné sur un guide. D'autres par une sympathie purement romantique. Ils voulaient voir le monstre, et communier à ce Prométhée enchaîné aux rochers de Montmartre! D'autres désiraient des hommages d'auteur et des autographies, d'autres voulaient l'entendre parler et lire. Des âmes anarchisantes croyaient rencontrer l'âme-sœur; d'autres, qui l'avaient mieux compris, lui amenaient leurs amis et protégés en leur promettant d'avance le retour de la paix et de l'équilibre spirituel. Léon Bloy s'est prêté à beaucoup de ces exigences, mais il avait en lui trop de bon sens toncier pour ne pas être parfois agacé intérieurement

par une admiration inintelligente. On s'explique dès lors le nombre impressionnant de ses « lâcheurs ».

Mais il n'en reste pas moins que nul n'eut autant et n'eut de pareils amis. Deux jours avant sa mort, je vis Léon Bloy pour la dernière fois. Il avait sa connaissance mais il suffoquait. C'était l'après-midi de la Toussaint; je lui rappelai les Béatitudes et notamment la quatrième. Il répéta, d'une voix d'outre-tombe déjà, « faim et soif de la Justice... » Ce dut être l'une de ses dernières paroles. Or, à ce chevet se rencontrèrent et se succédèrent, en larmes, ses nombreux filleuls, c'est-à-dire ses convertis, ses fils dans la Foi, puis d'autres qui lui devaient sinon la vérité, du moins la vie de la vérité en eux. Et presque tous avaient des noms célèbres, parmi ces fidèles qui suivaient le vieux Maître depuis si longtemps et le suivront au delà du cimetière, tant que le témoignage leur sera permis. Dans ce cimetière de Bourg-la-Reine, il faut avoir assisté à l'inauguration du monument, il faut avoir entendu l'abbé Léonce Petit, l'abbé Jacobisag, Pierre Termier et Jacques Maritain parler en sanglotant parmi une foule en larmes, pour comprendre quel héritage de tendresse laissa après lui l'Époux de la Femme Pauvre!

Les *Lettres à la Fiancée* ont révélé à un public, qui devient le grand public, une puissance et une délicatesse d'amour dont aucun recueil analogue ne peut donner l'idée. Ce Caïn Marchenoir qui, dans le *Désespéré*, lutte contre la passion, et subit l'emprise bien-faisante de la mystérieuse « Ventouse », en aurait reçu une révélation étonnante sur sa mission. La femme qu'il épousa plus tard, M^{lle} Jeanne Molbeck, la fille du grand poète danois, en devenant M^{me} Léon Bloy, soutint son mari dans cette conviction. Elle s'efforça de le comprendre et fut la compagne admirablement forte d'une épreuve incessante. Elle en fut aussi la douceur, elle et leurs chères filles. Je ne crois pas qu'une dispute ou même un malentendu sérieux ait jamais obscurci ce foyer. Léon Bloy écoutait pieusement — j'allais presque écrire docilement — sa chère femme. Il était — ce violent — le Père de famille qui joue aux dominos avec sa petite Madeleine et pleure de joie aux mélodées de sa Véronique. Il a eu la grâce d'entrevoir leur bonheur terrestre avant sa mort, et dans la lumière et a continué de les protéger si étonnamment qu'on ne peut plus oublier la pérennité de sa présence.

A bien y regarder, c'est peut-être cette tendresse qui explique le mieux cet être extraordinaire et les divers aspects de son génie. Léon Bloy aime à se dire « un enfant, un petit enfant qui voudrait pouvoir faire en paix sa prière avant de s'endormir ». Il a en effet la confiance et l'abandon de l'enfant, il en a aussi les angoisses et les peurs, les impulsions et les répulsions. On le voit désarmé matériellement en face de la vie pratique. Un train, que dis-je un métro à prendre, c'est pour lui toute une affaire; un voyage est un événement, un terme à payer, une catastrophe. Il se heurte à toutes les bornes de l'existence moderne comme un oiseau dépaycé des libres Paradis. Ainsi on comprend mieux sa recherche perpétuelle de l'Absolu. Opprimé par les contingences, étranger aux calculs, dégoûté d'avance de toute combinaison, il a éprouvé une haine congénitale et farouche pour les moyennes et les médiocrités. De là ses infortunes journalières, appelées et reçues par une étonnante capacité de souffrir. Mais ce n'est là qu'une psychologie plausible. Avec Bloy et en parlant de lui, il faut toujours remonter aux décrets éternels. Nul plus que lui n'est hanté par la pensée d'une mission. « Je vivrai sur ma vocation jusqu'à ce que j'en meure! » écrivait-il, et cette vocation ce fut de pousser des cris ou de verser des larmes sur son idéal saccagé, ce fut « de marcher en avant de ses pensées en exil dans une grande colonne de Silence ».

Qu'on m'excuse d'avoir noté si vite et si imparfaitement quelques unes des impressions ressenties au contact d'un homme et d'un écrivain prodigieux, encore mal connu et souvent méconnu. La jeune génération vient à lui, et il serait passionnant d'en chercher le pourquoi. Il en est qui demandent à sa colère magnifique une expression de leurs écœurements. Mais j'aime mieux croire que le plus grand nombre, dépassant le pamphlétaire qu'il était accidentellement, va jusqu'à l'essence même de son œuvre, qui est la glorification du Surnaturel et le déploiement somptueux de la vie intérieure.

C'est à ce titre surtout que Léon Bloy sera bienfaisant aux âmes qui se trouvent en le rencontrant. A tous les insatisfaits de l'agitation, à tous les déçus de la politique, il rappelle cette vérité si opportune qu'un monde « il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais

que des âmes ». Heureux sera-t-il et serons-nous, si la conclusion qui s'impose après l'avoir rencontré est celle que j'ai déjà citée et qu'il faut toujours citer : « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des Saints! »

Jacques DEBOUT.

Une lettre inédite de Joris-Karl Huysmans

Je l'ai trouvée cette lettre sur les quais de Paris au hasard d'une flânerie le long des boîtes à bouquins. C'est en achetant pour quelques francs un livre d'Arthur Loth sur *L'Art* que j'eus cette bonne fortune. Le livre avait été relié et la lettre s'y trouvait insérée comme en guise de préface.

Comment elle vint là je ne sais.

Je croyais qu'Arthur Loth était mort depuis plusieurs années déjà et je m'adressai à son frère M. Georges Loth qui habite à Versailles. Cela se passait en 1925. M. Georges Loth voulut bien me faire savoir que son frère vivait toujours dans une calme retraite, âgé de quatre-vingt-trois ans, qu'il se rappelait parfaitement avoir reçu cette lettre de Huysmans et qu'il ignorait bien par quel hasard elle avait échoué — si l'on peut dire — sur les quais de Paris. Mais on en trouve bien d'autres là-bas! Je me souviens avoir feuilleté dans une boîte poussiéreuse un tiré à part dédié (en autographe), par un de nos hommes de lettres, académicien en renom à « son meilleur ami » homme d'Etat français.

Arthur Loth vient de mourir à Versailles. Il s'est éteint doucement, et c'est à peine si sa mort a été annoncée par la presse catholique dans laquelle, il tint cependant, pendant de longues années, une place éminente.

Entré à l'*Univers*, de Louis Veuillot, en 1867, lorsque reparut ce journal supprimé pendant sept ans par le gouvernement impérial, Arthur Loth, par son talent d'écrivain, sa foi et son érudition, en fut l'un des principaux collaborateurs. Il ne quitta qu'en 1893 l'*Univers*, alors dirigé par Eugène Vuillot, pour fonder, avec Auguste Roussel le journal *La Vérité*.

En 1907, la fusion s'étant faite entre les deux journaux. M. Arthur Loth devint rédacteur en chef de l'*Univers*, mais celui-ci disparut définitivement, je crois, peu avant la guerre.

C'est la mort d'Arthur Loth qui me décide à publier cette lettre dont il m'avait permis de disposer. Mais, pourquoi le dissimulerais-je, c'est aussi le désir de faire entendre une fois de plus l'avis de Joris-Karl Huysmans sur les devoirs des catholiques vis-à-vis de l'art.

Quand il fut converti il arriva à Huysmans de houspiller ses frères catholiques, voire les prêtres, Dieu et les saints avec un manque de respect total et une exagération manifeste. En cela, il est injustifiable.

Mais comment ne pas reconnaître que si la « pauvre mère l'Eglise » n'est plus « maintenant dans un rancart mais voit tous les grands mouvements littéraires et artistiques converger vers elle, c'est à Huysmans que nous en sommes redevables pour une bonne part.

Vous « enragez » Joris-Karl, en pensant « à ces leçons de timidité, à ces courages de peur » professés par une série de catholiques

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

NEUVIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 15 novembre, **Le Capitaine de vaisseau PAUL CHACK**, ancien commandant de sous-marin : *Sur les bancs de Flandre.*
- 22 novembre, **M. XAVIER DE MAGALLON**, député de Marseille : *Le Génie de Mistral.*
- 29 novembre, **Le Comte de SAINTE-AULAIRE**, ambassadeur de France : *Mes souvenirs sur François-Joseph et la Cour de Vienne.*
- 6 décembre, **Le R. Père LHANDÉ, S. J.**, l'orateur de la T. S. F. : *Le Christ dans la banlieue.*
- 13 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *Les personnages de Molière* (1^{re} conférence).
- 20 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *Les personnages de Molière* (2^e conférence).
- 27 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *Les personnages de Molière* (3^e conférence).
- 3 janvier, **M. HENRY BORDEAUX**, de l'Académie Française : *Ma mission en Suède.*
- 10 janvier, **M. FRANÇOIS MAURIAC**, grand prix du roman : *Les difficultés du roman.*
- 17 janvier, **M. PAUL HAZARD**, professeur au Collège de France : *Le centenaire des romantiques.*
- 24 janvier, **M. FRANC-NOHAIN** : *Le goût et la mode.*
- 31 janvier, **M. L'Abbé BERGEY**, curé de St-Émillion, député de la Gironde : *Où allons-nous ?*
- 14 février, **M. JACQUES COPEAU**, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier, à Paris; lecture : *Les jeunes filles de Shakespeare.*
- 21 février, **M. JACQUES COPEAU**, lecture : *Bossuet.*
- 28 février, **Le Capitaine CARLO DELCROIX**, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.

Les conférences ont lieu tous les mardis à 5 heures précises.

Prix de l'abonnement à la série des quinze conférences :

Fauteuils et baïgnaires : 150 francs; parquets, balcons de face et 1^{er} rang de côté : 100 francs ;
balcons 2^e série : 75 francs

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison F. LAUWERVNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures, à partir du lundi 17 octobre. Par préférence, les abonnés de l'hiver dernier pourront retenir leurs places jusqu'au mercredi 26 octobre.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

dont l'étroitesse de vues jette inutilement le discrédit sur l'art et sur l'Eglise elle-même. Cela va mieux.

Il reste cependant quelques chrétiens à convertir et il n'est pas mauvais qu'une fois encore vous ayez la parole.

MARCEL PAQUET.

Paris, 7 décembre 1897.

MONSIEUR ET CHER CONFRERE,

Je viens de terminer la lecture de l'Art, que vous avez eu la bonté de m'envoyer et tout d'abord, je suis frappé de l'expertise netteté et de la parfaite clarté que vous avez su donner à des sujets abstraits, la plupart du temps obscuris, dans les volumes qui, les traitent, par la rébarbative technicité des grands mots. Puis ce livre foisonne d'idées attirantes, et pour moi si exactes et si justes! à commencer par la nécessité que vous proclamez de réformer l'instruction pédagogique, en faisant enfin marcher de pair la culture artistique avec la culture des lettres et des sciences. Mais hélas! cette réforme si nécessaire n'est comprise de personne! Puis j'aime également la théorie, que je soutiens aussi dans mon bouquin et qui est celle de Chateaubriand en somme : que les principes de l'architecture romane et gothique ont été fournis par la nature; toute la série de pages éloquentes, incisives sur la sculpture chrétienne opposée à la statuaire antique : les excellentes explications sur le Stenn et le tableau de Ghirlandajo, au Louvre; les réflexions si indéniables sur le néant de l'école symboliste-moderne en peinture, avec ses gaucheries affectées et sa fausse simplicité; toutes les remarques sur la transformation de la cathédrale du Mans, qui est en effet, une église très curieuse et très prenante : tout cela est sagace et amplement mené; et cependant, il y a dans votre volume, une partie qui me semble revêtir une autorité extraordinaire, se révéler, dans son bel aloi de science, supérieure encore à celles où vous analysez les autres arts : je veux dire la partie que vous consacrez à la musique. Elle est incomparable de lucidité; c'est un résumé dense, serré, magnifique, qui sera souvent à relire. Et l'ingénieuse, et la savoureuse hiérarchie que vous établissez des instruments selon la source des matériaux qui serviront à les former!

De tout cela je vous remercie, et vraiment. Dans cette lamentable décadence de l'art religieux à laquelle nous assistons, il était véritablement utile que des principes fussent formulés et clairement, et nettement, et sans ambages. Et, c'est là ce que vous avez fait et très bien fait.

Et je veux vous remercier aussi de votre aimable dédicace. Oui, certes, j'aime l'art et j'œuvre en voyant que la pauvre mère l'Eglise qui l'a enfanté, qui l'a élevé, est maintenant dans un rancart. Tous les grands mouvements littéraires et artistiques qui se sont succédé depuis le commencement de ce siècle ont été faits sans elle ou contre elle. A quoi cela tient-il? A l'éducation religieuse telle qu'on la concevait, à ces leçons de timidité, à ces cours de peur, sur lesquels depuis tant d'années on vit, j'en ai crainte. Peut-être y a-t-il aussi manque ou tout au moins débilité de foi, c'est encore possible, ou engourdissement, ronron égoïste, de gens envahis par la paresse, et manque suffisant de persécutions qui les réveillent. J'ai pensé à cela, en Hollande, dans une petite ville, comme Schiedam, occupée par les protestants. Le petit groupe de catholiques y est admirable de ferveur et de foi, dirigé par des prêtres ardents et lettrés. Ceux-là revendiquent l'art de l'Eglise, le célèbrent dans toutes leurs feuilles, rejouent sur toutes les lignes, l'armée plus nombreuse des protestants. Quelle différence avec nous qui ne prenons des armes que pour tirer les uns sur les autres!

Mais cela n'a qu'un rapport lointain avec le sujet qui nous occupe. Pardonnez-moi ces diversions, je voulais simplement vous remercier, Monsieur et cher Confère, des bonnes heures que me donna la lecture de votre livre, et vous prie d'agréer, avec l'expression de ma gratitude l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

J.-K. HUYSMANS.

Notre-Dame des victoires

La Croix et la Vierge.

J'ai conté ailleurs (1) les derniers jours de la tour d'Oud-Stuyvenkerke.

Vraiment c'était un merveilleux poste. Très près de l'ennemi, et vingt mètres de haut : il plongeait dans les lignes.

Durant un mois il ne reçut que quelques obus de réglage. Grâce à des précautions d'apache, les Boches ne se doutaient pas que cette ruine put être occupée. J'y montais avant l'aube, et, couvert d'un camouflage, j'y restais, avec mes instruments, immobile ou à peu près, jusqu'à la tombée du jour. De ma vie, par exemple, je n'eus si froid. On était en janvier. Le soir venu, j'étais enkylosé, congelé, tout bleu, et c'était un terrible problème de redescendre l'échelle verticale le long de la muraille.

Mais quelle fête pour l'artilleur! Oh! la joie de surprendre la relève des Boches, de découvrir un nouvel ouvrage ennemi, un dépôt, un créneau dans un pignon! Oh! le cœur qui bondit quand une lueur, un jet de fumée jaillit là-bas, entre les branches! Oh! les émotions des réglages, le tir qui se fixe au but, les Boches en débâdage, les beaux panaches ocrés des 120 longs du capitaine Guerre, entre les bras de la grande croix de fer de la tour qui pendait dans le vide devant moi — *o Crux, ave, spes unica!* — Je connus bientôt l'emplacement de toutes les batteries allemandes du secteur : je savais derrière quel bout de haie se trouvait chacune des pièces de la batterie de Molenbrug, entre quels arbres sortait la flamme des 10 c. 5 de Kasteelhoeck, dans quels coins de pré étaient les épaulements de Beers.

On avait secouru la tour dans sa détresse, elle nous aidait maintenant, de toute la hauteur de son élan dans le ciel.

Malheureusement, un fantassin eut l'idée d'y monter en plein jour. Alors la danse commença.

Le 9 février, quand je quittai l'endroit, tout le haut de la tour avait disparu. Le poste fut rétabli en mon absence. Je rentraï le 17, jour des Cendres, pour commencer le grand carême de pénitence. Nouvelle démolition. La tour était devenue inoccupable à l'intérieur — tout le devant s'était effondré — je m'installai derrière, sur une sellette au bout de l'échelle. J'en fus de nouveau délogé. A mesure que les murs s'écroulaient je descendais d'autant.

Enfin, en mars, le pauvre débris, fondu, disloqué, avait cessé d'être utilisable : il ne restait du vieux clocher qu'un gigantesque monceau de briques d'où émergeaient quelques pans de murs troués, et, à moitié ensevelie, la grande croix qui, haut dans l'azur, avait compté les siècles.

La tour vaillant était hors de combat. Elle n'était plus qu'un signe et un emblème : vieil invalide amputé qui montre aux jeunes ses croix et ses cicatrices, continuant, du haut de son grand tertre, à nous prêcher le sermon obstiné du devoir : Mourir plutôt que faillir.

Or, dans le village un nouveau cœur s'était mis à battre.

J'habitais la ferme Goemaere, à cinquante mètres de la tour. Elle paraissait jour d'une immunité spéciale, assez étrange : le corps d'habitation, le plus haut bâtiment du village, n'avait presque pas souffert des obus parmi tous les autres, défoncés et ruinés. Quel talisman possédait-il?

Un jour, après un bombardement qui avait tout bouleversé autour de la maison, je découvris, contre le mur de refend de notre chambre, un projectile intact, tout neuf, encastré dans les briques, sous les pieds d'une statuette de Notre-Dame-des-Victoires. Il s'était arrêté là, sans éclater. Deux autres gisaient un peu plus loin. C'était donc là la mystérieuse égide!

Je pris la jolie Vierge et la plaçai dans notre misérable chambre. Celle-ci en fut, sitôt, illuminée. Une vertu émanait d'elle, pacifiante et qui mettait au cœur une force mystique et invincible. Les bombardements? Jeux d'enfants, du bruit, de la fumée. Notre-Dame était là : que pouvaient les obus contre la Reine du Ciel? Ils la respecteraient, se détourneraient, s'arrêteraient à ses pieds, encore, si Elle le voulait. O douce Vierge Marie!...

(1) Voir *Mes Cloîtres dans la Tempête*, chapitre XIV.

Salut, Reine des cieux, salut, Souveraine des Anges : salut, tige féconde, porte d'où est venue au monde sa lumière!

Réjouis-Toi, Vierge glorieuse, radieuse parmi toutes; sois bien-heureuse, ô très belle, et prie pour nous le Christ.

Accepte ma louange, Vierge sainte. Rends-moi fort contre tes ennemis. Mère bonne et puissante, je suis si bien à tes pieds, sous ton regard. Tu es si belle, si douce, si maternelle! Tu te penches sur moi, pauvre petit, aux heures périlleuses. Tu me prends dans tes bras : et je redeviens un enfant, qui n'a ni crainte ni souffrance parce que sa mère lui sourit.

Et alors, Dame du Ciel, je ferais tout, j'irais seul au milieu de ces ennemis, pour Toi, et pour ton Fils Jésus.

O Marie, nul ne saura jamais les grâces de tes mains, nul ne saura les trésors que recueillit mon cœur en tes yeux de lumière, et que ce fut Toi, ô Reine, qui durant dix-huit mois défendis, souverainement, ce coin cher et terrible « où l'on ne pouvait tenir huit jours ».

Or, les hommes disaient que j'étais « vacciné » contre les obus. Et lors des bombardements on voyait arriver chez nous de pauvres « piottes » tremblants qui venaient se mettre à l'abri dans notre maison sans défense, sous le manteau très sûr de Notre-Dame.

Le Cœur nouveau.

Depuis des mois, il manquait quelque chose à mon bonheur. « Quand Jésus est présent, tout est bon et rien ne paraît difficile. » Et pourtant, sa présence elle-même laisse encore un désir, éveille et attise un désir : celui d'une autre présence, plus active, plus intime et plus tendre...

L'Eucharistie est le centre du monde et le centre du cœur : le cœur a faim quand il n'a pas son Pain.

Il y avait maintenant une compagnie en grand'garde au village, et chaque jour un aumônier accompagnait la relève. Parfois, l'un d'eux consentait, malgré le danger, à satisfaire ma faim : j'allais, le soir, me mettre, les genoux dans la boue, devant son abri, et, d'une minuscule pyxide, il tirait une Parcelle sacrée qu'il déposait à tâtons, sur mes lèvres. Je rentrais au poste enivré. Ferveurs brûlantes : le fauve famélique qui a saisi, enfin, sa proie, — et faim plus grande, après.

Oh! avoir tous les jours cette fête! Avoir la Messe ici, chez moi, tout le Banquet et tout le Sacrifice! Donnez-nous notre Pain quotidien...

C'était fou, mais je voulais : j'en avais trop besoin. Notre logis avait été transféré dans l'annexe de la maison. La grande chambre de l'étage devenait libre. Je me mis à l'œuvre. Une armoire retirée des décombres servirait d'autel, une table formerait crédence, une antique caisse d'horloge renaissance encadrerait à merveille la statue de la Vierge. J'y mis un fond de soie blanche ornée d'étoiles d'or, je peignis un décor sur le devant de l'autel, je nettoyai, j'ornai... C'est cela, tout y était : les dentelles, les soies, les passementeries, les chandeliers de cuivre, les roses aux pieds de la Vierge, le tapis, la nappe blanche du sacrifice, les burettes et le bassin. O saint Jean, ornant, le jeudi, le Cénacle pour la Cène première! O Madeleine préparant, de ses mains infiniment pieuses, la chambre de Béthanie où Il devait loger!

Et une nuit, Il vint.

Introibo ad altare Dei...

Chaque nuit, désormais, quand le secteur n'était pas trop agité, la chapelle vit l'ineffable Mystère.

Le jour, aux heures de calme, je m'y retirais pour prier et dire le bréviaire. O le doux ermitage! Les heures divines sur le prie-Dieu de madiers! C'était le seul meuble grossier du sanctuaire. Tout le reste était joli, orné comme en un oratoire de Carmélites. Le côté gauche, que les obus avaient éventré, était couvert d'une tenture le long de laquelle courait une sorte de colonnade surmontée d'arceaux dorés. A droite, la crédence, garnie également d'arceaux. Contre le mur, un clocheton de la tour, sur un socle de briques, reliait le rite nouveau à la tradition séculaire, donnant au vieux clocher tombé une sorte de vie nouvelle et la joie des mystères retrouvés. Sur le tapis, des vases garnis de fleurs. Et au fond, près de l'inscription mortuaire de Snytsers, tué dans cette chambre, l'autel riche et mignon, paré comme une fiancée. La Vierge y souriait, et ses doux yeux baissés contemplaient, sur la nappe, la place où son Fils s'était offert.

La pièce n'était éclairée que par une baie dans le plafond, et cela lui faisait une lumière étrange, pleine de pénombres, mystérieuse et recueillie à souhait. Et l'encens de la prière y montait

sans effort, unie à l'ample ascension de la Prière universelle.

O Dieu, mon Dieu, j'aspire à Vous dès l'aurore.

Mon âme a soif de Vous, et combien de fois ma chair même Vous a appelé!

Dans cette terre déserte, impraticable et aride, je suis venu à Vous dans votre sanctuaire, pour contempler votre puissance et votre gloire.

Tout ma vie, je louerai votre miséricorde : car Vous m'avez rempli de douceur et de joie à l'abri de vos ailes.

Vous avez été mon défenseur, votre droite m'a soutenu, et c'est en vain qu'ils ont cherché à m'enlever la vie.

Vous avez étendu sur moi votre ombre au jour de la guerre, Vous avez été ma force et mon salut.

Les douleurs de la mort m'ont entouré, les périls de l'enfer m'ont assailli. Mais Vous êtes juste et miséricordieux.

Si je marchais au sein des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal : car Vous êtes avec moi.

Salut, ô Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, salut! Vers Vous nous crions, enfants d'Ève exilés, vers Vous nous soupignons, gémissants et pleurant dans cette vallée de larmes. Soyez donc notre Avocate, tournez vers nous vos yeux de miséricorde, et après cet exil montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clément, ô pieuse, ô douce Vierge Marie!

Et Marie souriait, surnaturellement clémente, pieuse et douce. La chapelle était devenue le cœur du pauvre hameau écrasé. Il était bien blessé, mais tant que le cœur battait, il continuait à vivre. Avez-vous remarqué comme, dans un village, toutes les maisons se groupent autour du clocher, attentives à sa croix et à la voix de ses cloches? Les rues rayonnent de là comme les artères partent d'un cœur. Les masures ruinées du patelin de Notre-Dame avaient cessé de contempler leur tour. C'était vers la « nouvelle église » qu'elles se tournaient maintenant pour retrouver leur âme et leur vie séculaires.

Elles avaient toutes donné quelque chose de leur grande misère pour cette église nouvelle : l'une l'autel, l'autre le retable, celle-ci un vase, celle-là un chandelier, tout ce qu'elles avaient pu garder — si peu! — de leurs trésors.

O ces intérieurs saccagés, pareils à des aïeux assassinés! Les larges cheminées flamandes, si intimes, si accueillantes aux causeuses du soir, les chambres familiales défoncées, remplies de décombres et d'orties! Les berceaux dans l'eau noire, les chambres des grands-mères pleines d'adorables et pieux souvenirs que les obus ont fait voler en éclats, les voiles de communicantes et les voiles de mariées déchirés, profanés, jetés dans le platras. Toutes ces choses faites pour la joie et qui pleurent, ces pauvres choses meurtries qui disent aux soldats : Défendez-nous, sauvez-nous, vengez-nous! ces choses qui sont la Patrie, avec quel respect attendri nous en recueillions les restes!

Et dans toutes ces maisons, que de crucifix, de statuettes de Marie, de bénitiers, de prie-Dieu devant les petits oratoires. Oh! c'était bien le patelin de Notre-Dame. Sa piété simple, plus perspicace que la sagesse cinquante des prophètes nouveaux, sentait bien qu'il n'est pas de pays sans Dieu, qu'il n'est pas de famille sans Mère, et que cela, ces humbles choses chargées des espoirs immortels, c'était la vie de tout le reste : la Religion, l'âme surnaturelle de la Patrie.

Les tranchées mêmes qui, peu à peu, avaient enserré le hameau formant un arc autour de la chapelle, semblaient faites pour vivre d'elle et pour la sauvegarder. C'était elle qui, le jour, se dressait devant les yeux des poilus dans sa miraculeuse immunité, tandis qu'accroupis à l'entrée des abris, ils fumaient leur bouffarde ou somnolaient, vaincus par la fatigue de la nuit. Et quand, dans les ténèbres, entre deux décharges de mitrailleuses, ils entendaient la clochette sonner l'élévation, une paix et une confiance passaient en eux, parce que Dieu était là.

Quand je parcourais les tranchées, ils me montraient, sachant que j'étais moine, leurs chapelets, leurs médailles protectrices, leurs livres de prières avec l'image de Notre-Dame-de-l'Yser. Et leur sourire plein d'espoir disait : « On les aura! » (1).

MARTIAL LEKEUX, Franciscain,
Major d'artillerie.

(1) Extrait du livre : *Le Patelin de Notre-Dame*, par le P. Martial LEKEUX, qui paraîtra prochainement et sera vendu au profit du Calvaire de Dixmude.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE (1)

Comment on tâte le pouls de l'éther

Comme le son, la lumière est un mouvement oscillatoire; mais les véhicules de ces deux phénomènes sont essentiellement différents; tandis que le son résulte des vibrations de la matière pondérable, la lumière est liée aux mouvements périodiques de l'éther, matière impondérable que nos sens ne perçoivent pas directement.

A condition de ne point perdre de vue cette différence, il est utile d'insister sur cette comparaison et de se demander si la lumière est analogue au son *monotone* d'un diapason ou aux accords *compliqués* d'une symphonie.

Pour résoudre cette question, il faudra essayer d'analyser la lumière, et cela n'offre aucune difficulté: dans un volet V, exposé au soleil, on pratique une mince fente et on reçoit le faisceau qui en sort sur un prisme P (fig. 1): un écran E atteste que la lumière blanche s'est étalée en sept couleurs distinctes; pour achever de nous convaincre que le mélange de ces couleurs forme le blanc, reculons l'écran E jusqu'en E' et mettons à sa place une lentille convergente L: il se forme une tache blanche au foyer conjugué de la lentille. Newton démontrait cette complexité de la lumière blanche au moyen de son fameux disque à secteurs colorés que nous avons tous vu tourner à l'école.

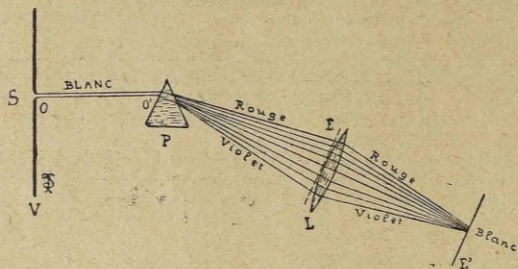


FIG. 1. — COMPLEXITÉ DE LA LUMIÈRE BLANCHE. — Quand un faisceau OO' de lumière solaire tombe sur un prisme P, il s'étale en un éventail à 7 couleurs: celles-ci entrent donc dans la composition de la lumière blanche. La contre-épreuve se fera en recevant ce faisceau étalé sur une lentille convergente L: la superposition de ces 7 couleurs sur E' y formera une tache blanche.

Un nouveau point d'interrogation se pose ici de lui-même: si la lumière blanche est formée par la superposition de divers rayons colorés, il serait intéressant de savoir ce qui caractérise chacune de ces couleurs. Notre comparaison avec le son nous suggère que le rouge pourrait bien différer du vert comme le *ré* d'un *fa*, c'est-à-dire par la fréquence, ou le nombre d'oscillations que le milieu vibrant exécute en 1 seconde. Oserions-nous pour trancher cette question, aborder ici le *démembrement des oscillations de l'éther?*

Ce problème n'est pas aussi abstrait qu'il semblerait à première vue. Comme nous connaissons mieux le véhicule du son que celui de la lumière, nous aurons avantage à considérer d'abord un phénomène acoustique dont l'analyse préparera la voie: Soient deux diapasons donnant exactement la même note, par exemple le « la fondamental » (435 vibrations par seconde). Excitons-les *en même temps*: l'intensité du son est doublée, sans plus. Fixons maintenant une petite bride autour d'une jambe d'un des diapasons: Le son qu'il émet baisse un peu à cause de cet alourdissement; il fera par exemple 434 vibrations par seconde. Si maintenant nous ébranlons simultanément nos deux diapasons légèrement désaccordés, nous entendons des *battements*, c'est-à-dire des alternances de silence et de son (dans le cas donné les maximums se suivront à 1 seconde).

Voici l'explication de ce phénomène: on sait qu'un « rayon

(1) Chronique mensuelle.

sonore » qui pénètre dans l'oreille est constitué par des compressions et des dilatations successives de l'air; si nous représentons par des zones noires les compressions et par des zones claires les dilatations, les bandes A et B de la figure 2 donneront une image parlante de deux rayons sonores juxtaposés de fréquence inégale.

Au point de départ M, chacun donne une compression, puis une dilatation; ils unissent donc leurs efforts pour ébranler l'air et le son est renforcé. Mais à partir de là, en marchant vers la droite, les vibrations du rayon A, de fréquence plus faible, prennent de l'avance sur celles de B, et bientôt (en m) le rayon A donne une compression tandis que le rayon B y produit une dilatation: ces deux effets se neutralisent. L'air n'y est ni comprimé ni dilaté: le son s'éteint. Mais cela ne perdure pas, car par la répétition du même phénomène on marche vers une nouvelle concordance qui se produit en M', et ainsi de suite.

Ces combinaisons, où deux sons peuvent à certains moments



FIG. 2. — BATTEMENTS SONORES RÉSULTANT DES INTERFÉRENCES.

Les bandes A et B à plages alternativement blanches et noires représentent deux rayons sonores se propageant sur la même trajectoire et dont la fréquence n'est pas identique: les parties noires figurent les endroits où, à un moment donné, l'air est condensé par un rayon; les parties claires les endroits où il est dilaté; le rayon B effectue donc 18 vibrations complètes (condensation et dilatation) pendant que le rayon A en fait seulement 16.

Cela étant, on voit qu'au début (en R) l'air est condensé simultanément par les deux rayons: d'où une compression plus forte. Mais cet accord ne dure pas: bientôt, comme en N, N'... il y a des endroits où l'air est condensé par un des rayons et dilaté par l'autre. En réalité il n'y est donc ni condensé ni dilaté puisque ces deux effets se neutralisent.

La combinaison des effets des deux rayons en tous les points est dessinée sur la bande C où des plages noires représentent de fortes condensations, les plages blanches de fortes dilatations et les plages rayées horizontalement des endroits où l'air n'est pas modifié par les deux rayons simultanés.

On voit que la résultante est une nouvelle vibration avec oscillations beaucoup plus espacées: maximums en M, M'...; minimums en m, m'...

Ces alternances de bruit et de silence constituent les *battements sonores* et le jeu des combinaisons (où deux sons réunis engendrent à certains moments le silence) a reçu le nom d'*interférences*.

engendrer le silence (en m, m',...), ont reçu le nom d'*interférences*.

Comme des causes analogues produisent des effets du même genre, nous sommes amenés à nous demander si on ne pourrait faire interférer les ondes lumineuses. Dans ce but, examinons l'effet que doivent produire sur un écran deux petites sources lumineuses synchrones; parlons (provisoirement!) de « condensations » et de « dilatations » de l'éther, et représentons un rayon lumineux par le même modèle qui nous a servi pour les rayons sonores (*).

Peignons sur deux longues réglettes des plages alternativement blanches et noires (figurant des condensations et des dilatations de l'éther) et plantons en O et O' distants de quelques centimètres deux clous autour desquels elles peuvent tourner (fig. 3). Chacune d'elles est l'image d'un rayon lumineux issu de O ou de O'; comme ces points sont censés donner de la lumière en tous sens, ces réglettes représentent toujours, quelles que soient leurs positions, deux rayons émis simultanément par les points O et O'.

Faisons-les croiser en C et, selon une parallèle à OO' passant par C, tendons une feuille de papier qui masque les extrémités inférieures des réglettes: elle représente l'écran sur lequel s'arrêtent les rayons. Nous avons en C deux « dilatations » (plages blanches) qui unissent leurs effets: donc il y aura en ce point une vive lumière. Reculons maintenant, par glissement des réglettes, le point de rencontre jusqu'en N: l'une d'elles, ON y donne une dilatation, l'autre O'N une condensation; ces deux effets se neutralisent: l'obscurité doit donc régner en ce point. Si nous amenons le point de rencontre jusqu'en C₁ les effets y sont de nouveau concordants, ce qui signifie une nouvelle zone lumineuse. Bref, nous aurons sur notre écran deux zones alternativement claires (C₁, C, C₁...) et obscures (N, N'...).

(*) Notre modèle reste tout aussi valable si les vibrations de l'éther ne se font pas, comme celles de l'air, par condensations et dilatations successives. Car de toute nécessité, une vibration complète est formée par deux états successifs contraires, de quelque nature qu'ils soient (par exemple un mouvement à droite suivi d'un mouvement à gauche). La zone noire représente un de ces états, la zone blanche l'autre.

Voilà un beau schéma, direz-vous... mais la lumière se laisse-t-elle ainsi traiter? Toute la question est là! Eh bien oui, et avec un matériel extraordinairement simple.

Dans la gélatine qui recouvre une vieille plaque photographique

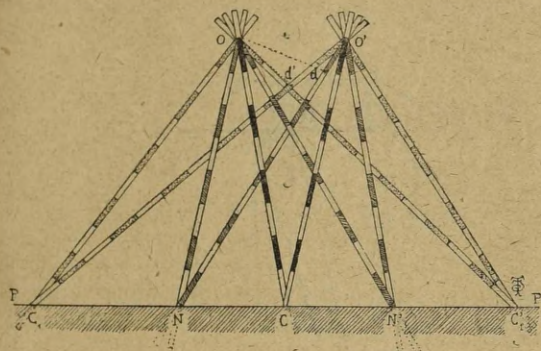


FIG. 3. — SCHEMA DES INTERFERENCES LUMINEUSES PAR LES RESEAUX. — Deux réglottes mobiles autour des points O et O' représentent chacune un rayon lumineux issu d'un de ces points; les parties noires et blanches sont les phases opposées des vibrations de l'éther (condensation et dilatation, ou toute autre chose). Une feuille de papier, dont le bord supérieur PP' figure un écran recevant les rayons lumineux, cache les extrémités inférieures des réglottes. On fait croiser ces dernières successivement en divers points de la ligne PP' (Il est évident que, dans le cas de la lumière, des croisements se produisent simultanément en tous ces points, puisque O et O' émettent de la lumière dans toutes les directions).

Quand les réglottes se croisent en C elles y présentent des phases identiques : deux blanches; donc l'effet lumineux y est renforcé. En N et N' les effets sont opposés : un des rayons détruit l'action de l'autre. En C₁ et C₂ il y a nouvelle concordance, etc. Donc notre écran PP' accusera des bandes alternativement brillantes et obscures (qu'on appelle *franges d'interférences*).

Il y a concordance (renforcement) quand la différence de longueur entre les 2 rayons qui se croisent est nulle, ou égale à 1 longueur d'onde Od', c'est-à-dire l'espace couvert par une vibration complète, dilatation et condensation, ou à 2, 3, 4... longueurs d'onde.

Il y a discordance (neutralisation) quand cette différence est égale à une demi-longueur d'onde O'd (un noir seul, ou un blanc seul), on a 1/2, ou à 2 1/2... longueurs d'onde.

Dans le cas représenté ci-dessus on mesurera donc la longueur d'onde de la lumière émise par O et O' en mesurant la différence entre les distances OC₁ et O'C₁.

voilée ou non traçons au moyen d'une règle et d'une lame très effilée (de préférence celle d'un rasoir) deux traits sensiblement parallèles, distants d'un demi-millimètre au plus. Nous serons ainsi en possession d'un écran opaque rayé de deux lignes transparentes très rapprochées (qui joueront le rôle des sources O et O' de la fig. 3). Plaçons-nous à 3 ou 4 mètres d'une lampe à incandescence et, après avoir interposé un verre rouge pour rendre la lumière monochromatique, regardons à travers ces deux lignes les filaments incandescents : chacun d'eux nous apparaît sous forme de bandes alternativement brillantes et noires : c'est la réalisation du schéma de la figure 3.

Il serait sans doute plus intéressant — et même nécessaire pour les expériences de mesure dont nous allons parler — de produire sur un écran une image réelle de ces « franges d'interférence ». Mais il faut pour y arriver un système laissant passer beaucoup plus de lumière que notre dispositif ultra-primitif. Si au lieu de deux lignes transparentes nous en traçons une bonne centaine très rapprochées et bien équidistantes, elles agiraient deux à deux comme nous l'avons expliqué et produiraient les mêmes franges, beaucoup plus lumineuses; mais qui serait capable de tirer ces raies? Voici comment un photographe amateur tournera sans peine cette difficulté : au moyen de quatre planches quelconques il formera un cadre dont les côtés intérieurs AA' et BB' auront une quarantaine de centimètres de longueur (fig. 4); le long de chacun de ces deux côtés, il plantera avec soin, à 2 millimètres de centre à centre, cent clous d'un peu moins d'un millimètre de diamètre; il passera en zigzag sur ces clous un fil à coudre bien blanc : sur ce cadre seront donc tendus deux cents fils blancs parallèles. Il placera ce cadre devant une porte ouverte (pour avoir un fond noir mat), les fils étant en pleine lumière et photographiera ce système de manière que, sur son verre mat, la longueur AA' soit de 2 centi-

mètres. S'il a bien mis au point — ce qui est essentiel — son cliché lui donnera donc sur ce petit rectangle AA'BB' deux cents lignes transparentes séparées par deux cents lignes opaques. Le négatif obtenu peut servir au but que nous nous proposons : les physiciens

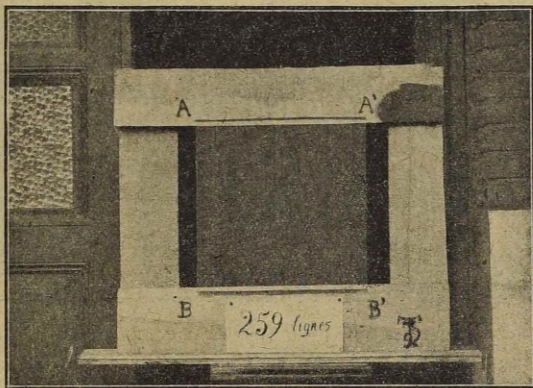


FIG. 4. — CONFECTION D'UN RESEAU. — Selon les cotés AA' et BB' d'un cadre de bois on plante une série de clous équidistants, sur lesquels on tend en zigzag un long fil blanc, comme il est indiqué sur la figure 5, 2. On place ce dispositif devant une porte ouverte pour obtenir un fond bien noir et on photographie, avec mise au point soignée, petit diaphragme et pas trop de pose.

Le négatif ainsi obtenu constitue un très bon réseau. Comme on connaît le nombre de fils blancs et qu'on peut mesurer la largeur qu'ils occupent sur le cliché, on sait le nombre de lignes blanches par millimètre du réseau (ci-dessus il y en a 259 : 36 = 7,1 par millimètre).

Nous conseillons de réaliser les réseaux à 10 lignes claires par millimètre.

l'appelleront un réseau à 10 lignes par millimètre. Regardons à travers ce dispositif un filament de lampe à incandescence, nous constaterons que le même phénomène se produit qu'avec notre plaque à deux raies, mais avec le bénéfice d'une luminosité de beaucoup supérieure.

Munis de ce petit appareil, nous n'aurons aucune peine à nous en servir (fig. 5) : nous découperons dans une mince feuille de carton F

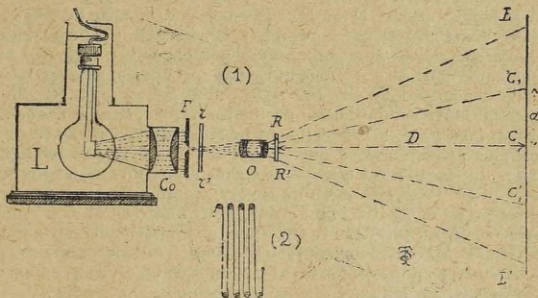


FIG. 5. — DISPOSITION PRACTIQUE POUR DEMONSTRER LES VIBRATIONS DE LA LUMIERE. — 1° Devant une lanterne de projection ordinaire L avec condensateur Co on place une fente F d'environ 1 mm. de largeur, dont on produit, grâce à l'objectif O une image nette sur l'écran EE'. Dès qu'on interpose le réseau RR', des franges apparaissent. Celles-ci sont simples si un verre peint est placé en tr' (plus espacées avec le rouge qu'avec le jaune, le vert, le bleu ou le violet).

Elles sont irisées par superposition des 7 couleurs quand on opère avec de la lumière blanche.

L'écran peut être remplacé par une plaque photographique.

2° Manière de tendre les fils sur le cadre de la figure.

une fente de 1 millimètre environ de largeur et, au moyen d'une lanterne de projection, nous en produirons une image nette sur un écran EE' placé à environ 1 mètre de distance. Nous interposerons, devant l'objectif, notre réseau RR' : aussitôt de magnifiques franges irisées se verront sur l'écran. Si nous tamisons la lumière blanche au moyen d'un verre rouge tr', nous aurons les bandes claires et obscures attendues et nous en mesurerons la distance sans

la moindre difficulté. Un tamis vert foncé donnerait des franges analogues, mais plus serrées (fig. 6).

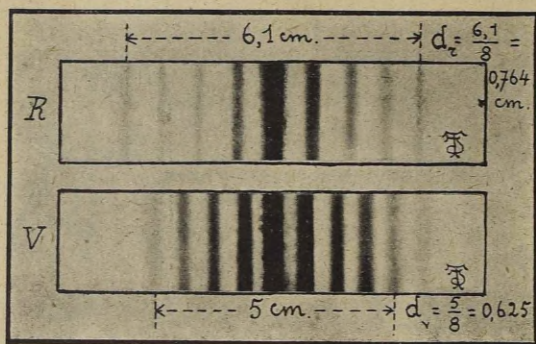


FIG. 6. — FRÉQUENCE DES RAYONS ROUGES ET VERTS. — Les franges représentées ci-dessus ont été obtenues au moyen d'un réseau à 100 lignes par centimètre fabriqué comme l'indique la figure 4. Donc $\delta = 0,01$. La plaque photographique était à 117,5 cm. du réseau. Pour le cliché supérieur R, on a intercalé un verre rouge. La pose a été de deux heures, car le rouge est fort peu actinique. Les maximums sont à 0,764 cm. l'un de l'autre. Donc (fig. 7) :

$$\lambda_r = \frac{0,764 \times 0,01}{117,5} = 0,000065 \text{ cm. ou } 0,65 \text{ micron.}$$

On en déduit aussitôt que la fréquence de la lumière rouge est de $\frac{30.000.000.000}{0,000065} = 461$ trillions de vibrations par seconde.

Le cliché inférieur V a été fait avec interposition d'un verre vert foncé (pose : sept secondes). On voit que $d = 0,625$ cm. Donc :

$$\lambda_v = \frac{0,625 \times 0,01}{117,5} = 0,000053 \text{ cm. ou } 0,53 \text{ micron.}$$

La fréquence de la lumière verte est de : $\frac{30.000.000.000}{0,000053} = 566$ trillions de vibrations par seconde.

Il s'agit maintenant d'interpréter ces expériences. Dans ce but, observons à nouveau la figure 3.

Quand les petites sources O et O' doivent-elles donner leur première bande obscure N (ou N')? Lorsque la différence de longueur entre O'N et ON (ou entre O'N' et ON') est égale à O'A, c'est-à-dire à une plage noire, ou encore à une demi-longueur d'onde (car une longueur d'onde est précisément l'espace occupé par une dilatation et une condensation). Sur cette figure, nous mesurerons cette différence au moyen d'un double décimètre... ; mais dans le cas de nos franges lumineuses, cet instrument ne nous serait d'aucun secours, car nous avons supposé que la distance δ qui sépare les lignes claires du réseau n'est que d'un dixième de millimètre (et souvent on la prend beaucoup moindre encore), tandis que la distance D du réseau à l'écran est de un ou plusieurs mètres. Dans ces conditions, comment mesurer la différence incroyablement petite entre OC₁ et O'C₁? C'est le moment de brûler une chandelle (ni bien grosse ni bien longue) à la géométrie car elle nous tire d'affaire, comme on peut le voir sous la figure 7, avec une simplicité inattendue.

Voici le résultat obtenu : la différence de longueur entre OC₁ et O'C₁, ou, en d'autres mots, la longueur d'onde de la lumière rouge est de 65 cent-millièmes de millimètre, ou de 0,65 micron : on peut donc aligner plus de 1500 de ces vibrations sur un millimètre!

Mais n'avons-nous pas fait fausse route? Nous nous proposons de dénombrer les vibrations. Un instant de réflexion nous fera comprendre que nous avons atteint ce but : nous savons déjà qu'en 1 seconde un rayon lumineux parcourt 300.000 kilomètres; or, nous venons d'apprendre que pendant la durée de chaque vibration un rayon progresse de 1 longueur d'onde ou, dans le cas de la lumière rouge, de 65 cent-millièmes de millimètre. Donc le nombre de vibrations complètes effectuées par la lumière rouge en 1 seconde (sa fréquence) est égal au nombre de fois que 65 cent-millièmes de millimètre sont compris dans 300.000 kilomètres, soit à 461 trillions! (fig. 7, 2). Nombre effarant, dont nous avons essayé de donner quelque idée dans une précédente chronique en disant qu'il est environ égal au nombre de pulsations qui ébranleraient un cœur humain en dix millions d'années... L'image suivante nous fera

peut-être plus d'impression : Supposons que la Terre soit une sphère lisse sur laquelle une armée puisse marcher en ligne droite sans rencontrer aucun obstacle; un général fait un alignement de dix mille hommes; sur un signe tous se mettent en marche. Avant

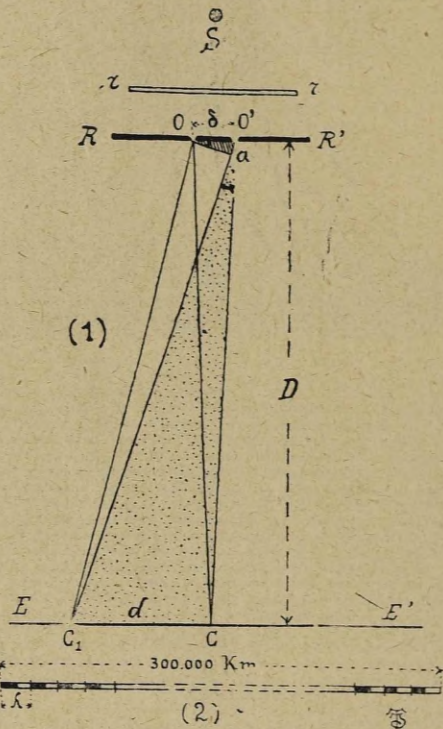


FIG. 7. — CALCUL DE LA FRÉQUENCE DES VIBRATIONS LUMINEUSES. — (1) La lumière de la source lumineuse S est filtrée au moyen d'un verre peint rr' et frappe les deux fentes très rapprochées O et O' de l'écran opaque RR'. Par diffraction ces fentes envoient des rayons en tous sens, et on voit apparaître sur l'écran EE' des franges d'interférences comme il a été expliqué sous la figure 3.

Si on se rapporte à ce texte on voit que, C et C₁ étant des zones lumineuses voisines la longueur d'onde λ de la lumière employée est égale à aO'. Or si on considère les triangles hachuré O'Oa et pointillé C₁O'C on voit que les angles (extrêmement aigus dans la pratique) O'Oa et C₁O'C sont égaux comme formés par des côtés perpendiculaires chacun à chacun.

Appelons α ces angles égaux. Vu l'extrême acuité de ces angles et la longueur sensiblement égale des côtés qui les forment on peut écrire, sans erreur notable, que les côtés opposés à ces angles (soient O'a et C₁O') sont égaux à ces angles multipliés par un des côtés qui les forment. Donc :

$$aO' = \alpha \times OO' = \alpha \times \delta \quad \text{et}$$

$$CC_1 = \alpha \times O'C = \alpha \times D$$

Il s'ensuit aussitôt :

$$\frac{\lambda}{\delta} = \alpha \quad \text{ou} \quad \lambda = \frac{\alpha \delta}{D}$$

Tous les facteurs du 2^e membre sont mesurables comme on le voit par l'exemple de la figure 6.

(2) Quand on connaît λ (la longueur d'onde), on en tire directement la fréquence n des vibrations lumineuses, car λ est le chemin parcouru par un rayon pendant 1 vibration, et 300.000 km, ou 30.000.000.000 cm. est le chemin parcouru par ce même rayon pendant une seconde. Donc :

$$n = \frac{30.000.000.000}{\lambda}$$

que la somme de tous les pas (supposés de 1 mètre) effectués par ces hommes atteint le nombre de 461 trillions, ils auront fait plus de mille fois le tour de la Terre!

Si nous assimilons les vibrations complètes de la lumière rouge aux pas qu'elle fait pour s'avancer dans l'éther, elle en exécute en une seconde autant que toute cette armée réunie dans ce trajet fantastique!

Et que dire des autres couleurs? Si on fait avec le vert et le

iolet (par interposition de verres colorés) l'expérience de la gure 5, on trouve respectivement que les longueurs d'onde de es rayons lumineux sont de 0,53 micron et de 0,41 micron, ce qui correspond à 570 trillions et à 720 trillions de vibrations complètes ar seconde... C'est littéralement inimaginable, et pourtant, on ne

saurait assez le répéter, ce sont là des nombres *indiscutables*, à ce point qu'*aucun* physicien n'oserait les mettre en doute...

Quel sujet de méditation qu'un seul de ces rayons dont l'inextricable fouillis nous baigne de toute part!

J. TILLIEUX.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Résurrection de Notre-Dame de la Cambre

Quel Belge ne connaît le bois de la Cambre? Combien savent ue ce bois aux riches frondaisons n'était que le parc extérieur e l'abbaye de la Cambre, accessible aux laïques, et la dominant vec ses allées ombreuses, ses parterres diaprés de fleurs et ses autes haies qui plaisaient tant à nos ancêtres?

C'est là, dans ce site pittoresque, à l'orée de la forêt de Soignes, ans la vallée du Malbeek, près de la source même de cette rivière ue la pieuse Gisèle, secondée par l'Abbé de Villers, sous le patroage d'Henri I^{er}, duc de Brabant, vint en 1201, fonder une abbaye e Cisterciennes, qui s'appellera « *La Chambre* (Camera) de *Notre-Dame* ». Frères constructions de terre, de bois, de chaume, humble bri de quelques pieuses femmes, qui était prédestiné à devenir apidement une des plus grandes institutions monastiques du pays. e pendant, pour moniales, de Villers et d'Aulnes, l'orgueil du Brabant.

Par une exception rarissime et peut-être unique, de tant de ouvents qui firent autrefois la parure de Bruxelles, de tant de monastères qui l'entourèrent d'une ceinture mystique : Rouge-Cloître, Groenendael, Val-Duchesse, Forest, Booterdael, il ne nous reste plus guère que la Cambre. Tout a disparu dans le cyclone révolutionnaire, elle seule est debout, chargée de gloire et toujours rayonnante de popularité. Bien que la partie la plus ancienne, l'église, ne remonte qu'à la période dite de transition, fin du XIV^e et début du XV^e siècle et que les bâtiments claustraux datent des XVII^e et XVIII^e siècles, l'abbaye de la Cambre, miraculeux débris d'une grand passé, est en possession d'un privilège unique, elle a pour elle les sympathies de tous ceux qui pensent, de tous ceux qui aiment, des historiens qui la vénèrent comme un témoin d'une inappréciable autorité, des archéologues, et des artistes qui s'émerveillent de la conservation d'un type rare, alliant l'austérité cistercienne à la grâce brabançonne. Elle est, aux portes de la ville, dans un vallon délicieux, une perle chérie de tous les amateurs de l'urbanisme, de tous les esthètes, plus raffinés capables de sentir ce qu'apporte au visiteur de pittoresque inattendu, la révélation soudaine d'un coin de poésie rurale si proche de la cité.

Le dirais-je? La popularité de la Cambre qui l'a sauvée de l'arrêt de mort mystérieux fois prononcé contre elle, lui vient surtout de ce sceau mystérieux apposé par la main de Dieu sur une maison de pénitence et de prière chère à son cœur. A part une courte période de relâchement, très vite redressé, l'éclipse du XV^e siècle. l'idéal héroïque de la Règle bénédictine dans sa plus sévère application n'a pas cessé de hanter ici des générations de saintes âmes, depuis 1201 jusqu'en 1796, pendant six cents ans.

Nous connaissons les Trappistes, nous voyons revenir avec joie les Moines blancs à Orval, nous ne connaissons plus guère les Trappistines. Pensez donc; sur les quarante-sept monastères de

Cisterciennes que l'on comptait encore au XVIII^e siècle dans les limites étroites de la Belgique actuelle, il ne nous en reste plus que deux : Notre-Dame de la Paix, à Chimay, et Notre-Dame de Soleilmont, à Gilly, la seule ancienne, celle-ci, et merveilleusement ressuscitée en 1916 par l'initiative de M. le chanoine Brohée, l'autre, née après la Révolution des débris de deux anciennes, abbayes françaises réfugiées en Belgique, enrichie depuis lors de vocations belges et comptant plus de quarante religieuses.

La Cistercienne ou Bernardine ne diffère du Trappiste que par le sexe : même vie chez les moniales et chez les moines, lever à deux heures, dix-sept heures d'activité prises par l'office canonial, la lecture, le travail manuel, même rigide sévérité dans l'abstinence et le jeûne, et ce qui paraîtra inouï pour nos lecteurs, même silence perpétuel imposé aux moniales comme aux moines, leurs frères!

C'est du parfum de ces vertus que les filles de saint Bernard ont embaumé, pendant six siècles, la *Chambre* vénérée de Notre-Dame. C'est par leur vie d'expiation volontaire qu'elles ont conquis l'admiration de tant de donateurs au cours des âges. Comment, en si peu de temps, la Cambre acquiert-elle un si vaste domaine avec un enclos de 93 hectares, les étangs d'Ixelles, avec des biens disséminés à travers le Brabant, dans plus de soixante localités et dont on peut lire la description dans le livre terrier, magnifiquement illustré, entrepris en 1711, et visible aujourd'hui à notre Bibliothèque royale?

Ducs de Brabant, grands seigneurs, pèlerins multiplient les donations pour appeler sur leur vie la miséricorde du Seigneur en participant par leurs largesses aux mérites des saintes victimes de la pénitence. La Cambre doit sa conservation à sa sainteté. Elle a inscrit dans ses diptyques deux noms, un héros et une héroïne de la vertu, qui l'ont illustrée à jamais, protégée contre l'oubli et couverte, pour ainsi dire, d'une providentielle sauvegarde : Boniface de Bruxelles et Alice de Schaerbeek.

Saint Boniface (que j'ai entendu confondre par une étrange méprise avec le grand apôtre saxon de la Germanie, Wilfried, ainsi surnommé), originaire de Bruxelles, docteur en théologie de l'Université de Paris, doyen du chapitre de Sainte-Gudule, professeur à Paris, à Cologne, monte sur le siège épiscopal de Lausanne, en 1231, et, après huit ans de luttes amères contre un clergé indiscipliné, en descend pour venir chercher un refuge dans le monastère de la Cambre. Il y passa dix-huit années dans le bâtiment spécial affecté, dans les abbayes de femmes, au personnel masculin, aumôniers, chapelains, frères, convers, *donnés* familiaux. On croit que l'évêque démissionnaire vécut sous l'habit cistercien, ayant accompli sur place sa probation et sa profession. Ce qui est hors de doute, c'est que Boniface a jeté sur la solitude de la Cambre l'éclat d'innombrables prodiges. Il fut un thaumaturge d'une puissance universelle à qui les maladies, les démons, l'avenir étaient soumis. Sur sa tombe, dès sa mort, survenue en 1260, germèrent les miracles. Une chapelle fut construite en son honneur. Son culte fut, pour la Cambre, un centre d'attraction prodigieuse.

Boniface serait la plus grande gloire de l'antique abbaye sans sa contemporaine, Alice de Schaarbeek. Son nom brille dans le Ménologe de l'Ordre à côté des noms les plus fameux de la sainteté cistercienne, à la suite de Gertrude et de Mechtilde, elle appartient à la splendide phalange de Lutgarde d'Aywières, de Julienne du Mont-Cornillon (morte parmi les moniales de Salzennes), Hedwige, duchesse de Pologne, la bienheureuse Ida de Louvain, Béatrix de Nazareth, Jeanne comtesse de Flandre et Jacqueline de Flines, pour citer les noms les plus connus. Alice est une figure sublime. Lépreuse, colloquée dans une cellule isolée, elle a le pouvoir merveilleux de guérir la lèpre par le simple contact à travers le petit guichet par où on lui passait la nourriture, ou la petite fenêtre par laquelle le chapelain Boniface venait lui donner la communion! Dévorée par l'horrible mal jusqu'à la cécité, l'héroïque martyre de la Cambre fut l'ange de cette solitude sacrée, elle fut associée par le Christ crucifié à sa douloureuse Passion et admise dans les plus prodigieuses intimités de son Cœur divin.

Les historiens du XVIII^e siècle ont pu voir encore ce réduit où la grande mystique s'est consumée d'amour pour Dieu et les âmes. On comprend par l'évocation de pareils souvenirs de quel irrésistible prestige fut enveloppé le monastère de la Cambre; on comprend sa splendeur pendant tout ce XIII^e siècle, qui est son âge d'or, sa rapide réforme entreprise par l'abbesse Marie Smols, après l'universelle décadence du XV^e siècle, simple ralentissement de la ferveur, misère inséparable des institutions humaines; on comprend la trempe d'âme énergique de ces pauvres filles au sein des plus effroyables épreuves, pillage et incendie, que leur infligent les guerres de religion au XVI^e siècle; on comprend le relèvement de l'abbaye, au début de l'âge suivant, par l'intervention de ces deux admirables souverains, qui ont refait la Belgique et dont l'ingrat oubli devrait nous faire rougir de honte, Albert et Isabelle; on comprend, grâce à cette tradition de foi, de piété, de vaillance, l'indomptable patience des moniales à travers les horreurs de ce XVII^e siècle, inauguré sous de brillants auspices, mais hélas! à cause des guerres incessantes du règne de Louis XIV, favorable pour nos provinces le siècle de malheur, on comprend, enfin, au rappel de toute cette vie d'ardente spiritualité, la magnifique restauration qui marque les premières années du XVIII^e siècle et cette rapide ascension, sous l'abbatiat de Liano y Velasco, de Séraphine Sney, jusqu'à l'apogée de la renommée et de l'influence dans cette glorieuse demeure que les arts embellissent et qui nous est restée comme une merveille de bon goût.

Quelle lignée de moniales, où se retrouvent les plus beaux noms de notre histoire, a fait à la Cambre un rempart d'honneur! Faut-il rappeler, outre les deux Abbesses déjà citées, Marie de Ligne, Catherine de Grimberghe, Madeleine d'Ittre, Elisabeth de Berghes, Françoise d'Alsace Bousu, Ernestine de Grand-Vilain, Isabelle de Grobendonck, et, parmi les simples moniales, Anne et Madeleine de Lalaing, Marie d'Egmont, Marguerite de Hornes, Madeleine d'Hoogstraeten, Cecile et Marie Van der Noot, Adrienne de Busleyden, Eléonore de Tiennes, Régine de Beaufort, Catherine et Jacqueline de t' Serclaes, et pour clore cette énumération par un nom fameux : Constance-Albertine Rubens, fille du grand Pierre-Paul (1).

Souverains et gouverneurs généraux furent toujours les amis et protecteurs de la Cambre. Charles-Quint et Marie de Hongrie se plurent à l'orner de verrières. Marguerite de Parme venait chaque année, à Pâques, en pèlerinage au tombeau de saint Boniface. C'est à la Cambre qu'après la décapitation du comte

(1) Ces données historiques sont empruntées à notre éminent archiviste bruxellois, G. Des Marez, vice-président de la Ligue des Amis de la Cambre; à L'Abbaye de la Cambre. Bruxelles 1925.

d'Egmont, sa veuve, Sabine de Bavière, ruinée, se retira avec ses onze enfants et c'est là qu'un jour elle reçut la visite du duc d'Albe, venu lui offrir ses hommages dans une entrevue émouvante dont les témoins nous ont laissé le souvenir. C'est là que l'Infant Isabelle passa une dernière étape avant de faire son entrée solennelle à Bruxelles et nous avons dit déjà le dévouement qu'elle déploya à relever de ses ruines le monastère des Bernardines « très beau, écrit-elle, mais tout détruit au milieu des bois. Elle tenait en haute estime l'éducation qu'y recevaient quelques jeunes filles de l'aristocratie.

C'est tout ce patrimoine de grands souvenirs qui était sur le point de sombrer pour toujours.

L'heure tragique avait sonné, l'heure de la Révolution qui marqua pour nous, Belges, — nous ne devons jamais l'oublier l'anéantissement de presque tous nos trésors d'art religieux. La Cambre allait mourir, mais son tombeau fut sauvé. Déclaré biens nationaux, en 1796, selon l'euphémisme reçu en place du mot spoliation, acquis d'abord par le carrossier Simons, qui n'en posséda que six ans, les bâtiments claustraux devinrent successivement dépôt de mendicité, colonie agricole, école militaire — depuis 1870, celle où se sont formés tous nos grands chefs de la guerre, et que commanda Leman, — Institut cartographique seule survivance profane, qui occupe l'aile droite de la cour d'honneur, face à l'aile du presbytère. La grande guerre, avec l'occupation de l'abbaye par les Allemands, paraissait bien faire entendre le glas suprême de l'agonie. Peu de temps après, les journaux annoncèrent même que l'antique église avait été la proie des flammes. L'incendie, grossi d'ailleurs par la presse, donna le signal d'une sollicitude ardente pour la vieille et célèbre demeure. En mai 1921, la Ligue des Amis de la Cambre fut fondée à Bruxelles et solennellement inaugurée à l'Hôtel de ville devant une brillante assistance réunie dans la salle gothique et au premier rang de laquelle avaient pris place toutes les autorités intéressées. Cette Ligue est munie d'un Comité exécutif d'un rare mérite, composé du baron Jacques de Dixmude, du comte d'Aerschot, de MM. De Marez, Cornet, Ch. Terlinden. C'est ce Comité qui a sauvé la Cambre! Le départ de l'Ecole militaire en 1908 avait, en effet, donné naissance à des projets d'utilisation sacrilèges, à la destruction du domaine où voisinent les deux communes de Bruxelles et d'Ixelles, et même à la plus stupide, la plus barbare conception qui ait pu hanter un cerveau ankylosé d'administration : la démolition de l'église, de tous les bâtiments et l'exploitation du terrain ainsi heureusement désencombré, pour la construction de maisons de rapport dont on allait jusqu'à supputer les bénéfices évalués à 600,000 francs! M. le comte Carton de Wiart, en arrivant au ministère de la Justice, a eu sous les yeux ce plan, signé d'un nom connu dans l'administration, qui préparait l'exécution de ce forfait. C'est lui qui, en l'écartant définitivement, a épargné à la Belgique une flétrissure indélébile, celle-là même qui a marqué au fer rouge les incendiaires de la bibliothèque de Louvain.

C'est à son initiative qu'est dû le vote du premier crédit de 325,000 francs, qui devait être suivi de beaucoup d'autres, et faveur de la restauration de l'église dont une loi a fait une église paroissiale.

Le premier curé, M. l'abbé Carton de Wiart, cousin du ministre attachera son nom à l'heureuse transformation de la Cambre, à son adaptation définitive. Devant les ruines accumulées dans l'antique enclos, devant le spectacle de déprédations et de dégradations qui s'offrait à sa vue, beaucoup d'autres auraient reculé. Il a compris qu'en restituant au culte ce lieu sacré, sanctifié par des générations de moniales pénitentes, il serait, sous une autre forme, dans une autre mesure, le continuateur d'un grand passé, le créateur d'une chrétienté qui ne pouvait tarder de s'agglomérer autour du temple, le sauveur de la Cambre.

Mardi dernier, en la fête de saint Luc, le cardinal Van Roey, est venu, par la consécration de l'église, mettre le sceau à ce grand œuvre de la résurrection de la Cambre. C'est lui le Pontife qui, nouveau Néhémie, a rallumé le feu au sanctuaire déserté depuis plus de cent vingt-cinq ans. C'est lui qui a rendu leur langage aux vieilles pierres depuis si longtemps muettes. Jamais les rites de la consécration, l'une des perles de notre écriin liturgique, ne m'ont paru aussi beaux, aussi pénétrés de douceur et de majesté qu'en entendant les mélodies grégoriennes exécutées par la Schola des moines du Mont-César, sous l'habile direction du savant don Maur Grégoire, avec une rare compréhension du texte et une merveilleuse onction, sur un rythme solennel sans lenteur, rapide sans précipitation!

Des moines étaient là, les Abbés du Mont-César, d'Averbode, du Parc, de Grimberg rehaussant cette fête d'un caractère si monastique. Et il me parut que saint Boniface et la bienheureuse Alice, entourés d'un long cortège de moniales, revenaient invisiblement visiter ces lieux rendus miraculeusement à la gloire de Dieu, au salut des âmes, et qu'ils planaient sur l'assemblée en s'unissant au chant triomphal de la résurrection de la Cambre.

J. SCHYRGENS.

Le monde de l'Islam

D'après un article de M. N. Tcharykow l'Islam envisagé du point de vue politique, dans *The Contemporary Review*.

A la base des difficultés auxquelles la diplomatie internationale doit faire face en ce moment en Orient, on trouve ces deux facteurs : le nationalisme chinois, le mouvement nationaliste musulman d'Asie et d'Afrique. Ce dernier a déjà dépassé le stade où la force armée doit venir au secours de la diplomatie et s'est stabilisé au point qu'en Turquie, en Syrie, en Egypte, en Tripolitaine et au Maroc, il peut être fait usage avec succès des méthodes de paix. Cependant le nationalisme islamique est loin d'être tari et la tourmente qu'il suscite est susceptible de prendre dans l'avenir, s'étendant de l'Atlantique par Constantinople jusqu'en Extrême-Orient, peut-être d'une grande importance.

La question se pose dès lors : avec qui seront les peuples islamiques ou quelques-uns d'entre eux ? Seront-ils avec les extrémistes d'Extrême-Orient ou avec les blancs d'Europe et d'Amérique qui commandent encore en Asie et en Afrique ? Des événements récents ont attiré sur ces questions l'attention de l'opinion publique d'Occident.

Malgré les diverses formes de propagande panislamique auxquelles le sultan Abdul-Hamid eut recours (1876-1908) l'Islam d'il y a vingt ans, était toujours un assemblage de peuples et de tribus primitifs et arriérés, reliés par les liens d'une même tradition religieuse, mais différents du point de vue racique, national et linguistique et dont quelques-uns seulement reconnaissaient l'autorité du Calife de Constantinople. Certains de ces peuples musulmans ignoraient même l'existence de quelques-uns de leurs coréligionnaires. L'importance des pays islamiques du point de vue politique était notablement amoindrie par le fait qu'aucun d'entre eux, sans en excepter l'Empire ottoman et la Perse, n'était réellement indépendant. Dans maints Etats, les affaires des musulmans indigènes étaient devenues une question de politique intérieure, dont s'occupaient leurs maîtres : la Grande-Bretagne, la France, la Russie, la Chine, la Hollande, la Belgique, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, les Etats-Unis. Nul ne pensait alors qu'une telle situation pût changer.

Tout changea du fait de la Grande-Guerre et de quelques-uns de ses aspects collatéraux. L'Allemagne conclut une alliance avec l'Empire ottoman polyglotte et tenta de déchaîner contre les Alliés la guerre sainte (*djihad*). Ceux-ci ripostèrent en envoyant contre l'Allemand des troupes recrutées parmi leurs sujets musulmans ou exotiques d'Asie ou d'Afrique. Conséquence : l'Islam se scinda en deux camps belligérants et hostiles.

La guerre terminée, on vit surgir un essaim d'Etats musulmans entièrement indépendants : Turquie, Perse, Afghanistan, Yémen, Hedjaz (ce dernier conquis récemment par les Wahabites). D'autres pays islamiques devinrent indépendants de nom : Iraq, Egypte, Albanie; d'autres encore, où la population est musulmane en majorité, furent mandatés. Ailleurs la situation des peuples musulmans resta sans changement dans les grandes lignes : une certaine autonomie fut accordée à ceux des Indes (et aux Hindous); la France traita ses sujets mahométans avec plus de douceur; l'Italie accorda à la Tripolitaine une ombre de gouvernement représentatif. Après 1917, ce fut le tour du Caucase et de l'Asie centrale russe. Aucune réforme ne fut cependant octroyée aux musulmans de Chine (Younnam, Kachgar, Turkestan chinois, Kouldja, occupé par la Russie, puis loyalement rétrocédé à la Chine en 1881).

Cette évolution progressive dans la vie islamique a coïncidé avec ce que Lord Grey a qualifié, dans son discours du 6 juillet 1926, à la Chambre Haute, en parlant de la question marocaine, de « grand déclin dans le prestige et l'autorité de la civilisation européenne ». Déclin indéniable et dû à certaines particularités de la guerre mondiale et des événements qui lui ont succédé, notamment en Asie Mineure. Quatre années de combats sur les champs de bataille d'Europe convainquirent les soldats musulmans que les Européens n'avaient rien de ces demi-dieux devant lesquels des milliers d'indigènes se prosternaient dans la poussière. Des troupes musulmanes, tant asiatiques qu'africaines, apprirent à battre des troupes régulières allemandes en rase campagne. En Asie Mineure, les musulmans triomphèrent des Grecs. Les temps où les Puissances européennes avaient conquis, grâce à leur supériorité technique, leur énergie et leur esprit d'entreprise, le globe presque tout entier semblent décidément relégués dans le domaine du passé.

Des congrès panislamiques ont eu pour la première fois lieu, en 1926, au Caire et à La Mecque. Dans la première de ces deux villes, une résolution fut votée, à l'unanimité, déclarant que, pour diverses raisons, le califat ne saurait être rétabli aujourd'hui. Le Congrès de La Mecque sanctionna la conquête du Hedjaz par Ibn-Saoud et rétablit, en les améliorant, les conditions dans lesquelles avaient lieu, à l'époque d'avant-guerre, les pèlerinages aux Lieux-Saints de l'Islam.

Si une guerre sainte est aujourd'hui impossible, faute de Calife pour la déclarer, la sujétion du monde musulman à l'égard de l'Occident et des influences occidentales est bien finie. La Turquie et l'Afghanistan montrent aux autres peuples musulmans le chemin de l'unité nationale ethnique et territoriale et celui de l'indépendance complète. Le royaume afghan est, à l'heure actuelle, l'Etat musulman le plus progressiste d'Asie centrale. Le gouvernement de cet Etat a invité, à Caboul, à titre de conseiller juridique, un avocat turc éminent et la Cour de l'Emir est réorganisée à l'europeenne avec l'aide turque.

Aux Philippines, assure-t-on, le prestige de la Turquie kémaliste est tel qu'on a décidé d'y ériger une statue du Ghazi, dont le nom a été donné à une grande école supérieure de Manille.

Les réformes que ne cesse d'introduire la Turquie nouvelle, réformes qui frappent et fascinent combien d'Orientaux, sont systématiquement et résolument de nature occidentale. Le nouveau code civil est calqué sur celui de la Suisse. L'abolition de la polygamie, la proclamation des droits de la femme sont accueillies avec faveur par la majorité du peuple turc, qui préfère ces innovations aux dispositions du Coran ou du *chériat*. Un retour en arrière semble impossible. La Turquie marche à la tête du mouvement progressiste islamique, sans que le gouvernement d'Angora soit, aujourd'hui révolutionnaire ou belliqueux. Mais l'exemple qu'il donne est attrayant, et au prochain congrès panislamique, cet exemple sera discuté dans un esprit favorable et probablement plus ou moins suivi. La diplomatie de l'Occident ne trouvera plus en face d'elle le panislamisme brutal, fanatique et médiéval qui, en 1683, amenait les armées du Calife aux portes de Vienne, mais un panislamisme occidentalisé, et modernisé, doué d'une psychologie nouvelle peut-être présentant un front unique et demandant, pour parler comme les mahométans des Philippines et les Druses de Syrie : « Des droits nationaux et une indépendance politique ».

Du reste, le « péril jaune », lui-même ne prend plus la forme d'une menace de destruction par le fer et par le feu à l'adresse de la civilisation occidentale tout entière. Aujourd'hui, le danger gît plutôt dans un nationalisme avancé, se développant d'après les modèles extrémistes de l'Europe moderne.

* * *

Si nous juxtaposons la situation actuelle de l'Islam du point de vue politique et les événements d'Extrême-Orient, nous pourrions formuler les conclusions suivantes :

1° Jusqu'ici, il n'existe pas de bloc panislamique soit pour, soit contre le nationalisme chinois;

2° Faute de Calife, une guerre sainte n'est pas possible;

3° Du point de vue de la loi coranique, qui fait de l'Islam une « religion de conquête », taoïstes, shintoïstes, brahmanistes et bouddhistes sont des idolâtres bons à être soit convertis soit à être exterminés (alors que les chrétiens et les juifs qui « possèdent le livre » — la Bible — peuvent être tolérés). A preuve, de cette animosité vis-à-vis des « idolâtres » qu'on veuille bien se souvenir des rixes entre Hindous et musulmans qui ensanglantent périodiquement l'Inde britannique. Le même état d'esprit se retrouve — avec une grande acuité — au Turkestan chinois.

4° Les traités politiques conclus par la République turque avec ses voisins, la Perse comprise, l'Afghanistan et l'Yémen (Arabie) ne sont pas de nature agressive. Ils ont pour objet de garantir la Turquie contre des complications d'ordre international. L'opinion turque, tout en attaquant en principe l'« impérialisme bourgeois », est unanimement de l'avis que « la nation turque veut garantir une ère de progrès entre nations — pas autre chose », et que la lutte menée par le nationalisme chinois n'intéresse à aucun degré ni la nation turque, ni son gouvernement. Pour ce qui est de la Société des Nations, le ministre des Affaires étrangères vient d'informer, à Angora, les représentants de la presse que la Turquie ne se propose à aucun degré d'adopter à l'égard de cette institution, une attitude hostile.

5° Cependant, le sort n'en est pas encore jeté. Au sein de l'Islam fermentent des idées anciennes comme des idées nouvelles. Son aspect politique est encore imprécis et beaucoup dépendra de l'habileté et de la largeur de vue des diplomates et des hommes d'Etat d'Europe et d'Amérique.

Emplacement réservé
aux

Accumulateurs TUDOR

60, chaussée de Charleroi

BRUXELLES

Librairie Albert DEWIT

53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique

Emile Banning

Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge

publié par ALFRED DE RIDDER

Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère
des Affaires étrangères.

Un beau volume in-8° de 276 pages fr. 20 —

Précédemment paru dans la même collection :

Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de 297 pages. fr. 15 —

CODE DE COMMERCE

en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques
par P. BIÉMONT.

Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60 —

FONDS DES MIEUX DOUÉS

Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927

Commentaire par LÉON BAUWENS

Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général
de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts.

Un beau volume in-8° de 77 pages fr. 6.50

SOCIÉTÉ ANONYME

des FONDERIES et FORGES

ST-JOSEPH

Fondée en 1888

Tél. : Couvin 6

à COUVIN (Belgique)

Compte Chèques

postaux : 66895

SUCCURSALES :

à ANHÉE s/Meuse (Belgique)

et à

VUGHT-lez-Bois-le-Duc

(Hollande)

Siège social à COUVIN

Cuisinières Majoliques

Calorifères et Cheminées

POÊLES en tous genres

RÉCHAUDS et ROTISSOIRS
au GAZ

Poterie en fonte émaillée
Fonte de fer artistique

Articles pour Bâtimens - Émaillage - Nickelage

